PREMIÈRE ANNÉE. — N° 36. Jeudi 10 Décembre 1908.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

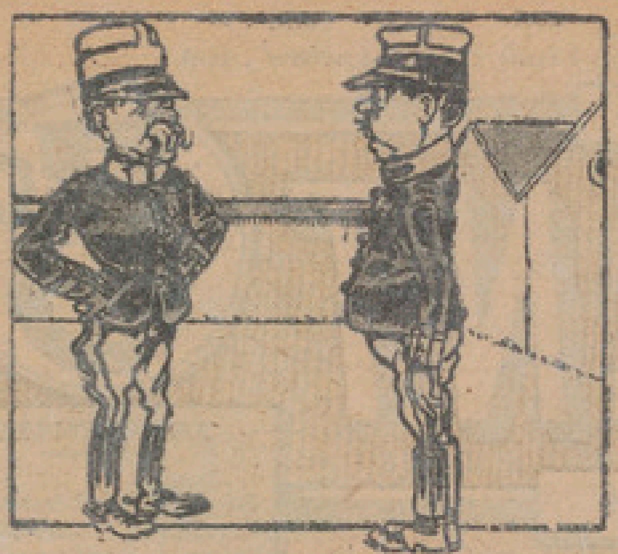
POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)

ABONNEMENTS
Seine et
Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province...... 3 fr. 50 —
Étranger...... 5 francs —

DANS CE NUMERO NOUS COMMENÇONS :

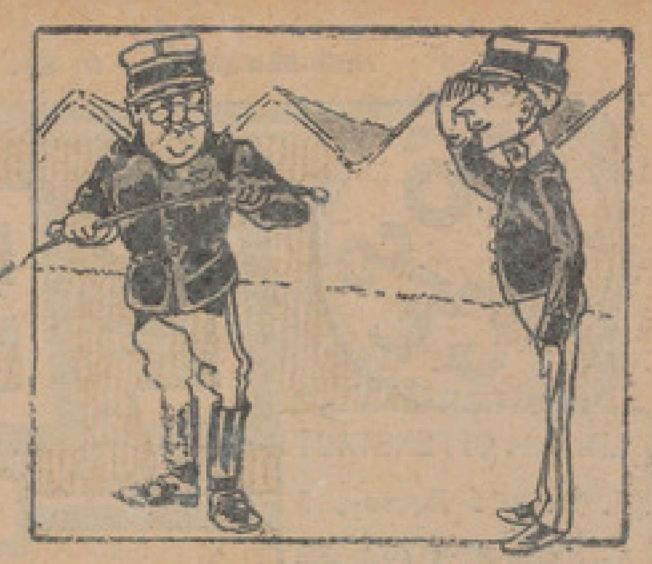
Le Tour du Monde
DE
DEUX MATHURINS



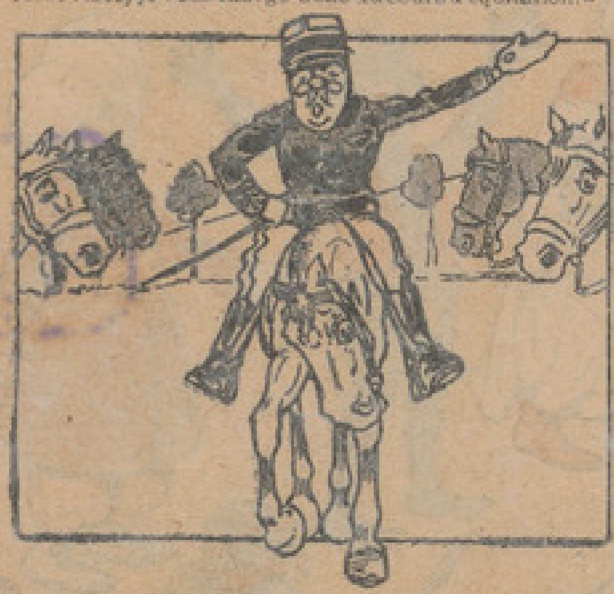
« Lieutenant réserviste Duc, je tiens à ce que les sous-officiers de la réserve soient instruits par leur cadre réserviste, je vous charge donc du cours d'équitation. »



« Mince de tuile! Moi qui n'avais pas encore risqué le derrière sur un cheval. Pour une sale blague, le colonel m'en fait une



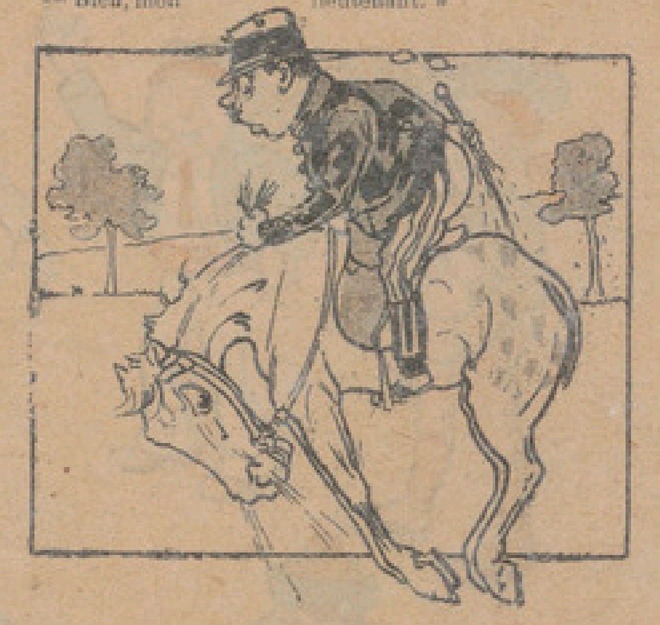
« Maréchal des logis, je vous charge de me désigner dans votre peloton un excellent cheval, très calme. — Bien, mon lieutenant. »



« Messieurs, Buffon a dit : « Le cheval est la plus belle conquête de l'homme. » Je vous invite à vous rappeler cet aphorisme en toute circonstance et d'en déduire que le cavalier doit être maître de sa monture »



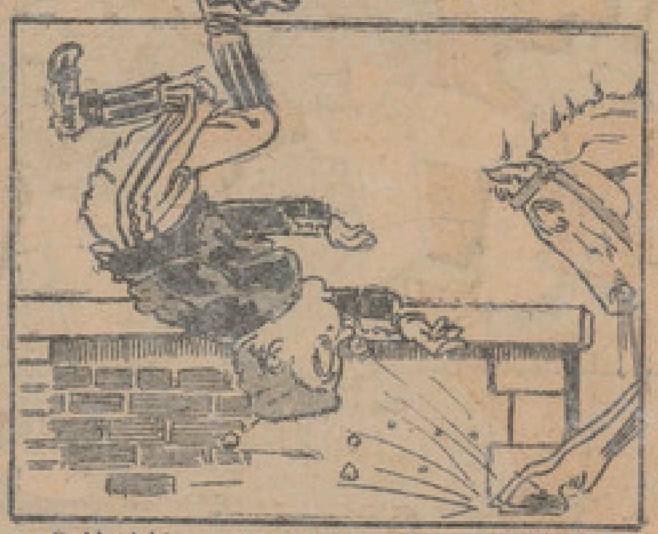
« A cheval, messieurs, pas de faiblesse! Conduisez vos chevaux sans rudesse mais avec fermeté. Que votre main soit de fer dans un gant de velours, ce qui revient à dire...



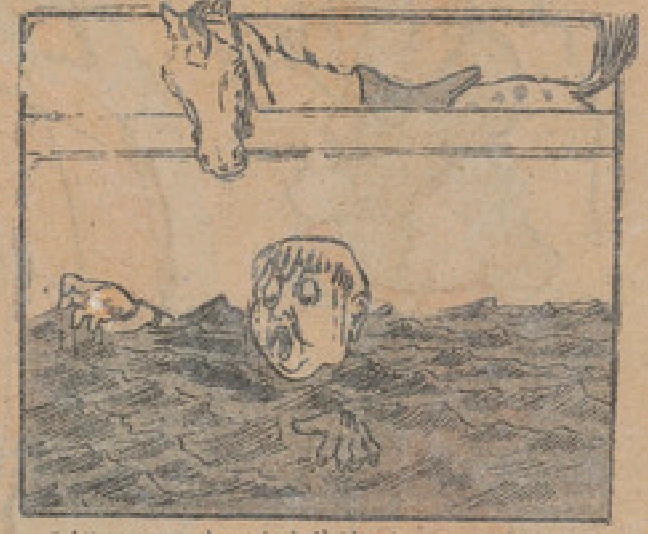
« ...que si, profitant d'une de vos inattentions, le cheval en usait pour vouloir reconquérir sa liberté, fuir votre domination, pas d'hésitations, rafraîchissez-lui la mémoire d'un vigoureux coup de cravache. »



« O! mes aïeux, en ai-je fait une de folie! Dire que cette brute de maréchal des logis m'a affirmé m'avoir donné un veau. C'est un veau qui ferait bonne figure dans le peloton du Grand Prix. »



« Ouf! Ah! la sale bête! Quelle drôle d'idée aussi ai-je eu de la cravacher! Dieu miséricordieux, ayez pitié de ma pauvre carcasse! »



« Au secours, à moi, à l'aide, je me noie! » Ainsi s'écriait le pauvre lieutenant réserviste Charles Duc que son cheval venait de déposer très délicatement dans le pédiluve du régiment.



« Ah! mon pauvre garçon, je suis brisé, anéanti, j'ai de l'eau partout. Est-ce qu'on m'a vu? — Je pense ben, mon lieut'nant; même que tout le monde y rigolait. »



« Il avait bien raison de dire, le lieutenant, que pour faire marcher un cheval y a qu'à lui rafraîchir la mémoire. Oui, mais voilà, le cheval du lieutenant il n'a rien voulu savoir pour prendre un bain de mémoire. Alors c'est le lieutenant qui l'a pris. »



« Eh ben! mon cher Charles, vous êtes-vous bien amusé pendant votre période? — Oh! mon cher, j'ai passé vingt-huit jours délicieux Il y avait dans mon escadron plusieurs chevaux difficiles, je me suis employé à les dresser et j'ai réussi. »



La Défaite des Batteurs de Brousse



Tout en fumant sa pipe, Mathias regardait le petit sac de cuir jaune renfermant les trente-sept diamants, de taille différente, que l'inspecteur de la General Diamond Cº devait venir prendre, le lendemain, comme c'était l'habitude, à toutes les fins de mois.

Après avoir soupesé la précieuse bourse avec un sourire satisfait, il la scella et l'enferma dans une cassette bardée de fer, placée à la tête de son lit ; puis il mit la clef dans sa ceinture et, se tournant vers la fenêtre, contempla la campagne.

Le jour finissant recouvrait la terre d'un nuage opaque qui obscurcissait l'horizon. Cependant, le paysage était si familier aux yeux de Mathias, qu'il distinguait très bien la vaste exploitation diamantifère qui s'étendait, à perte de vue, en pleine brousse, à cent dix milles de Hope-Town, non loin du fleuve Orange. C'était, d'abord, les floors, sortes d'aires en terre durcie, où le minerai exposé au soleil, à l'air et à la pluie, durant six mois, se désagrège, peu à peu ; plus loin, les usines de broyage ; les pans, grands bassins où le minerai est lavé afin d'en séparer la gangue.

Bientôt, la nuit estompa ce paysage, qui disparut doucement dans les ténèbres.

Mathias alluma la lampe et, sifflotant entre ses dents, se mit à faire sa ronde. S'assura que la porte de la cour était dûment verrouillée, car le pays n'était pas sûr, continuellement ravagé par les « batteurs de brousse », qui détroussent les voyageurs et attaquent les postes isolés. Aussi lui avait-on envoyé, du poste principal, situé à dix-huit milles de là, une douzaine de chiens de garde, chiens de prairie à peine domestiqués et qui, la nuit venue, devenaient de farouches et vigilants gardiens. Johnson les avait enfermés dans la pièce du rez-de-chaussée, afin qu'ils ne s'échapassent pour rejoindre leur chenil habituel.

Il lâcha ses nouveaux pensionnaires à quatre pattes dans la courette où ils se précipitèrent, haletants, affamés, flairant la terre. L'un d'eux s'approcha de Mathias et jappa plaintivement.

— Eh ! oui, je sais bien... vous avez faim, fit celui-ci en lui tapant sur le dos. Vous mangerez demain. Aujourd'hui, si je vous gavais, vous dormiriez sans vous soucier des mécréants. Et ce n'est pas le moment de s'endormir... J'ai là-haut quelque chose comme cinquante ou soixante mille livres sterling ; pour le compte de la Compagnie... Il s'agit d'ouvrir l'œil.

Impitoyable aux aboiements affamés des bêtes, il remonta dans sa chambre. Rapidement, il avala un morceau de bœuf fumé, un biscuit sec et un petit verre de gin. Il s'assura que sa carabine était en règle, que le chien s'armait parfaitement, que le magasin était bien approvisionné. Puis il se jeta sur le lit, tout habillé.

Il s'endormait tranquillement, avec la satisfaction du devoir accompli, rêvant qu'il était nommé directeur du rang et que, de retour en Écosse, il épousait la fille d'un pasteur, qui avait promis de l'attendre.

Dans le lointain, les hyènes et les chacals hurlaient lamentablement. Résignés, les chiens s'étaient tus.

⁂

A la pointe du jour, Mathias fut tiré de son sommeil par un vacarme épouvantable : les douze chiens aboyaient furieusement. Il prêta l'oreille et distingua un piétinement de chevaux, sur la terre durcie par la sécheresse de l'été.

Il se leva, jeta un coup d'œil à sa montre : il était trop tôt pour que ce fût l'inspecteur de la compagnie et les soldats de police qui l'escortaient.

Doucement, avec mille précautions, sans faire le moindre bruit, il alla coller son œil à une fente du volet. A la lueur bleuâtre du jour naissant, il distingua quatre cavaliers, armés de carabines, vêtus de kaki, la poitrine barrée par deux cartouchières, le feutre sur les yeux...

— Holà, Johnson, cria l'un d'eux, ne laisse donc pas ainsi des amis s'enrhumer à la fraîcheur de l'aube...

— Qui êtes-vous ? questionna le gardien.

— Ouvre, répondit la voix ; et nous te le dirons.

— Dites-le moi d'abord, reprit Johnson, qu'un affreux soupçon commençait à envahir : n'était-ce pas des « batteurs de brousse », ces inconnus qui parlaient sur un ton aussi impérieux.

Il ne se laissa pas gagner par la peur, ouvrit le volet, fit craquer la batterie de sa carabine et visa un homme.

Une détonation retentit.

— Pas mal tiré, garçon, tu m'as décoiffé... mais nous allons te montrer ce que savent faire les « batteurs de brousse »...

Mathias ne pouvait plus douter. C'étaient bien quatre de ces terribles bandits qui n'hésitent devant aucun forfait pour accomplir leurs rapines.

Le malheureux gardien était devenu livide, cependant, le courage ne l'abandonnait pas ; il lutterait jusqu'au bout pour défendre le trésor qui lui était confié — dût-il lui en coûter la vie ; mais pour se rendre, jamais ! Le devoir avant tout !

— Allons, Johnson, ne fais pas le méchant, dit celui qui paraissait être le chef et dont la balle de Johnson avait percé le large feutre ; ouvre la porte, ou jette-nous le sac... et nous passerons notre chemin... Nous sommes pressés ; nous avons précisément un convoi de bœufs à surveiller... Autrement, nous serons forcés d'employer la violence...

— Gentleman, répondit Johnson en riant, il faut que le séjour des prisons du Cap vous ait troublé les idées... vous savez bien que ce que vous me demandez là est impossible !

— Allons, pas tant d'histoire... exécute-toi de bonne grâce, sinon nous allons enfoncer la porte... Un coup de rifle nous débarrassera de toi... et nous aurons bien vite fait de trouver les diamants...

— Inutile d'insister... essayez... je me défendrai...

Les cavaliers mirent pied à terre, entravèrent leurs montures et, durant que deux d'entre eux observaient la maison, les deux autres allaient chercher, à quelques yards de là, un tronc de bois mort, le chargeaient sur leurs épaules et l'amenaient devant la porte.

— Tu vois, vieux fou, que tu ne pourras résister... Allons, évite-nous l'ennui d'endommager la maison de la compagnie...

— A votre guise, gentleman, mais je ne me rendrai pas !

— Allons, réfléchis, nous t'accordons dix minutes de grâce... Voici le jour... ne nous mets pas en retard.

Dix minutes ! Johnson avait dix minutes devant lui. Il s'agissait de bien les employer. Quelle solution adopter ? Il aurait voulu faire disparaître le trésor, afin qu'il ne tombât, à aucun prix, entre les mains de ces brigands... Il ouvrit la cassette, en sortit le sac. Ses yeux firent le tour de la pièce... Rien !... Pas la moindre cachette où dissimuler les précieuses gemmes. Que faire ?

Tout à coup, le regard de Johnson s'illumina, il se frappa le front, serra le sac contre sa poitrine et descendit rapidement l'échelle qui menait au chenil.

Les chiens continuaient à hurler lamentablement. Mathias chercha un moment, dans la pièce, prit quelques morceaux de viande fumée, deux ou trois biscuits...

Sentant les nourritures, les chiens accoururent, sautant après lui, avec des élans de joie, le faisant presque trébucher. Il essayait de les éloigner.

— Allons, Jack, Pyram, Dody... paix, bas les pattes...

Tant bien que mal il réussissait à leur confectionner une savoureuse pâtée.

En deux ou trois minutes, les chiens l'eurent avalée. Johnson s'assura que le plat était bien vide... Oui, il ne restait absolument rien...

Un sourire épanouit la figure de l'Anglais, il se frotta les mains, tout réjoui...

Au dehors, les « batteurs de brousse » s'impatientaient.

— Allons, que deviens-tu ? le délai est passé... dit un des hommes, au travers de la porte de la cour. Puisque tu n'es pas raisonnable, nous allons t'enfumer là dedans, comme un vieux renard que tu es. Holà, vous autres, apportez des herbes sèches, nous allons bien le faire sortir...

— Minute ! s'écria Mathias. Vous ferez ce qu'il vous plaira... mais à une condition...

— Laquelle ?

— Chacun son métier, n'est-ce pas ? Vous m'attaquez, je me défends ; mais pourquoi faire souffrir de pauvres animaux inutilement ? Laissez mes chiens gagner la brousse ; ils sont innocents et ne doivent pas être victimes de votre attaque ni de mon entêtement.

— Entendu, tu parles juste. Les bêtes ne sont pour rien dans les affaires des hommes. Quant à toi, ton compte est bon !

Mathias gagna la cour, ouvrit une petite trappe, qui donnait sur la campagne, et, un à un, les chiens se glissèrent par le trou et filèrent en hurlant de joie vers la brousse.

— Allons, te rends-tu ? Donne-nous les diamants, vieux caïman, dit le chef.

— Non, encore une fois, la chose est impossible...

— Alors, à la porte, vous autres ! Oh ! Hisse !... Un... deux...

Ils foncèrent sur la porte, qui trembla ; un autre coup l'enfonça. Les quatre hommes, carabine au poing, pénétrèrent dans la cour en criant :

— Nous le tenons !

Johnson, pâle, mais résolu, les attendait.

— Si tu résistes, tu es un homme mort, fit le chef ; donne-nous le trésor et tu seras sauvé. Quand nous devrions fouiller la cahute jusque dans le moindre coin, nous l'aurons, tu le sais bien ? Allons, donne le sac...

— Le sac ?... prononça Johnson avec un ricanement. Volontiers. Le voilà !

Et il jeta aux pieds des bandits la petite enveloppe de cuir.

Ceux-ci se précipitèrent, le regard luisant de voracité, croyant déjà tenir le trésor. Mais, affreuse désillusion : le cachet était brisé, le sac était vide.

Menaçant, le chef s'approcha tout près de Johnson et grinça, terrible, serrant les poings avec rage :

— Ne te moque pas de nous, tu sais, ça pourrait te coûter cher ?... Les diamants, où les caches-tu, voyons ? Attention, hein ?

L'Anglais ne s'était pas une seconde départi de son calme ; et il prononça, froidement :

— Les diamants, gentleman, ils sont loin, maintenant... ils courent dans la brousse...

— Que veux-tu dire ? Prends garde à toi !

— Ils sont dans le ventre des chiens, car

je les ai mélangés, tout à l'heure, à leur pâtée... et ils n'en ont pas laissé...

Un craquement, puis une détonation retentirent; et le vieux Johnson s'affaissa.

— Ne perdons pas de temps, dit le chef. Il n'y a plus rien à faire ici. En route !

Les quatre hommes enfourchèrent leurs chevaux et se perdirent bientôt à l'horizon que le soleil commençait à dorer.

***

Avec cet admirable instinct dont la nature a doué la race canine, les chiens lâchés par Mathias avaient regagné le poste principal, où leur retour causa quelque étonnement.

Alarmé, le chef délégua deux de ses surveillants pour aller jusqu'au poste auxiliaire où Mathias Johnson veillait sur le trésor, bien loin de se douter de ce qui s'était passé.

Lorsque les cavaliers approchèrent de la cabane rustique, ils aperçurent le cadavre de l'héroïque Johnson, gisant à terre. Ils sautèrent de leur monture et se penchèrent anxieusement sur le corps de leur compagnon, qui baignait dans une mare de sang.

— Mathias !

— Jackson !

Rien, il ne répondait pas.

— Les batteurs de brousse ont dû passer par ici, dit l'un.

— Les bandits ! murmura l'autre. L'auraient-ils tué ?...

Pourtant, il n'était pas froid. Ils lui tâtaient le poignet et ne pouvaient retenir une exclamation de joie : le pouls battait encore.

— Transportons-le dans le poste... j'ai encore un peu de gin, dans ma gourde... nous aurons vite fait de le ranimer.

Et, en effet, quelques minutes après, les yeux du brave surveillant s'entr'ouvraient, étonnés et encore vagues... Il regardait ses camarades, le sang qui coulait de sa blessure, puis il se rappelait.

— Ah ! mes bons amis, j'ai bien manqué d'y rester... mais il faut que je vous raconte l'aventure tout au long.

— Attends au moins d'être un peu remis...

— Non, prononça-t-il, la voix entrecoupée et haletante. Il le faut, tout de suite... à cause des diamants...

— Les diamants !... s'exclamèrent les deux compagnons... ils les ont emportés, au moins, les brigands !...

Johnson secoua la tête avec un douloureux sourire et, s'arrêtant de temps en temps pour pousser une plainte que lui arrachait sa blessure, il leur conta ce qui s'était passé...

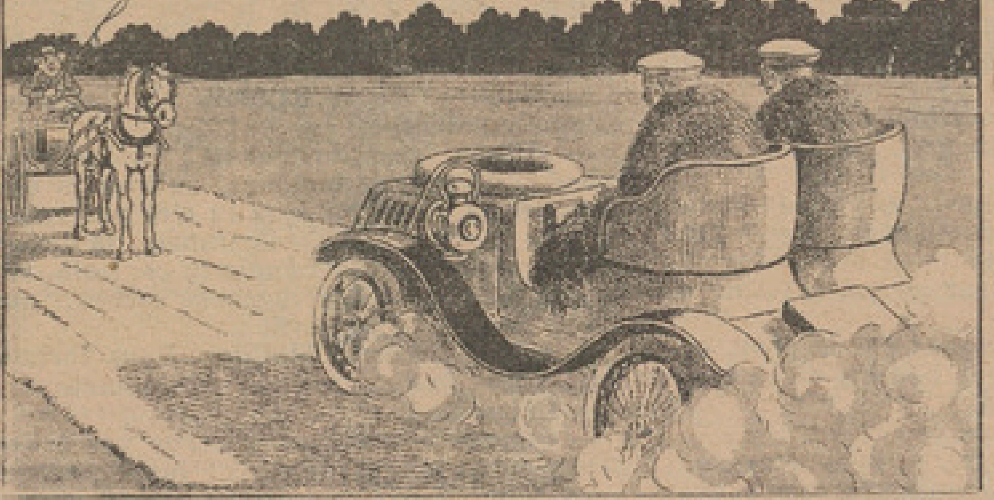
. . . .

Tous les diamants avalés par les chiens furent retrouvés, grâce à la géniale initiative de Mathias Jackson. Pour le récompenser, la General Diamond Cº le nomma, lorsque sa blessure fut complètement guérie, chef de l'exploitation diamantifère.

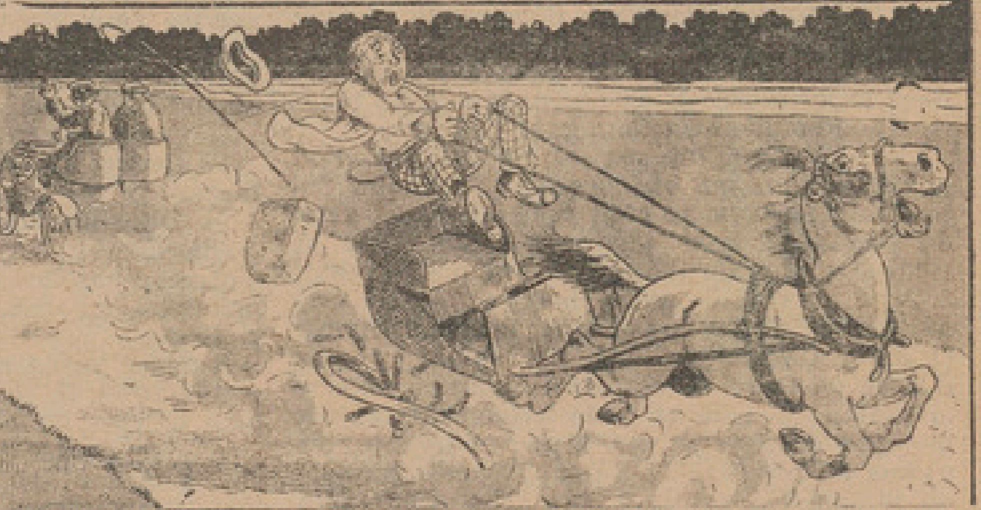
Le rêve de Mathias Johnson s'était réalisé, et, par la suite, il épousa miss Evangelina, la fille du pasteur de Newsay, qui attendait fidèlement son retour.

GEORGES BREZOL.

SUR LA ROUTE



LE CONDUCTEUR HIPPOMOMILE. — Ces automobilistes sont fous. On n'a pas idée de marcher à une vitesse aussi insensée.



L'AUTOMOBILISTE. — Cet homme est fou, de laisser son cheval marcher aussi vite : sûrement il va lui arriver quelque chose !...



LES AVENTURES D'UN ENFANT PERDU

VI

L'ENLÈVEMENT

En arrivant à Paris, notre chemineau ne parut pas autrement embarrassé ; on eût dit, sans qu'il l'avouât pourtant ouvertement, qu'il connaissait déjà la grande ville.

Accompagné de notre jeune ami Robert, suivi fidèlement lui-même par son chien Misère, il se dirigea de suite en plein centre, dans le quartier des Halles.

Là, dans une de ces nombreuses petites rues qui y aboutissent, il loua au quatrième étage d'une maison de pauvre apparence une chambre assez vaste mais dénuée de toute espèce de commodités.

— C'est pas luxueux, avait-il dit à Robert, mais, en revanche, mon filiot, c'est pas chérot, et faut voir à faire vie qui dure jusqu'à nouvel ordre.

Depuis l'affreux accident arrivé à son « bon papa », comme il continuait toujours à l'appeler, un changement s'était opéré dans l'esprit de l'enfant. Outre qu'au physique il paraissait bien la moitié de plus que son âge, s'étant renforcé et développé au grand air et à la bonne fatigue, son intelligence s'était ouverte de façon admirable.

Depuis surtout ce qu'il avait appris sur sa propre aventure, son âme avait mûri pour ainsi dire et on pressentait déjà en lui une énergie peu commune.

— Il s'agit maintenant, dit l'ancien chemineau, une fois qu'ils furent plus que modestement établis dans leur humble logis, de voir à gagner sa vie.

— Comment? tu vas travailler, bon papa, malgré qu'il te manque une jambe?

— Il ne me manque pas de bras toujours!

D'ailleurs, il avait son plan tout préparé.

Il allait droit au quartier du Croissant où se centralisent pour la vente les journaux quotidiens, et de suite sympathique par son infirmité même, il trouva immédiatement de l'occupation.

Il se fit porteur de journaux.

C'est un métier assez dur, car il faut se lever avant le soleil et avoir, pour ainsi dire, terminé sa journée avant que les autres commencent la leur.

Il manœuvrait avec une grande adresse sa jambe de bois et était parvenu à marcher à une bonne allure quand même.

Puis, il avait calculé qu'étant libéré de son travail dès le matin, il pourrait ainsi occuper toute sa journée aux recherches qu'il était venu entreprendre et qui constituaient son principal souci.

— Mais moi, bon papa? avait demandé Robert. Est-ce que je vais rester à rien faire?

— Non pas, mon filiot, tu m'accompagneras et c'est toi qui compteras les journaux ; comme ça, la besogne se fera mieux et plus vite.

Et ainsi fut fait.

Dans leurs courses matinales, Misère trottinait derrière eux, semblant veiller sur ses deux amis.

Il n'y avait pas à se dissimuler que les recherches seraient longues et difficultueuses, surtout pour de pauvres gens qui ne disposaient d'aucuns moyens d'investigation.

D'autant qu'un secret instinct de prudence commandait au chemineau de faire parler sans parler lui-même.

A la Préfecture de police où il s'adressa, il eût à inventer une histoire de parenté avec quelqu'un qui aurait disparu, disait-il.

On le fit revenir vingt fois, de huit jours en huit jours, pour ne rien lui apprendre finalement.

Un an s'écoula ainsi et, sans le dire pourtant à Robert, notre ami, que l'on avait baptisé Quille-en-Bois dans le petit monde où il vivait, commençait à désespérer.

D'autant qu'il ne restait naturellement plus rien de son petit capital et son minime salaire suffisait à peine à vivre pauvrement.

Robert remarqua que son « bon papa » était soucieux.

Il en comprit la raison.

Un matin, en revenant de leur travail, il demanda :

— Qu'est-ce que c'est, dis, bon papa, que ces petits garçons comme moi qui sont habillés comme des petits soldats, avec une casquette et des boutons en or? J'en vois souvent à la porte des grands cafés.

— On les appelle des « chasseurs », filiot ; ils sont là pour faire les courses et rendre des menus services.

— Ils gagnent de l'argent à faire ça?

— Oui, des pourboires, suivant que les clients sont plus ou moins généreux.

— Ah!

Et, quelques minutes après :

— Je veux être chasseur, alors.

— Toi?

— Je veux.

Quille-en-Bois lut dans le regard de l'enfant une résolution inébranlable et comprit bien, d'ailleurs, le mobile auquel il obéissait : gagner sa vie sans lui être à charge.

Certes, ce n'était pas ce qu'il aurait rêvé pour Robert, mais dans la situation dans laquelle il se trouvait, à quoi pouvait-il donc prétendre?

Puis, il avait une confiance absolue dans la destinée et se disait que l'idée venue au filiot était peut-être celle qu'il fallait qu'il eût et que cette idée-là, si simple qu'elle fût, était peut-être pour lui le premier pas vers un avenir plus rassurant.

Quelque temps après que Robert eut pris la résolution de se mettre bravement à quelque travail rémunérateur, Quille-en-Bois apprit par l'un ou par l'autre que l'on demandait précisément comme groom, au grand café d'Autriche, un enfant présenté par ses parents.

Le mois suivant, habillé coquettement par la maison où il entrait d'un élégant uniforme en drap marron à boutons dorés, Robert était en place.

A la porte du café, à l'entrée du couloir qui menait aux étages de la maison où se trouvait un grand cercle, se tenait, le jour et le soir fort avant dans la nuit, une petite bouquetière.

Germaine était son nom.

C'était une de ces fillettes pâlotes et maigrichonnes, pauvres fleurettes poussées entre les pavés de Paris.

Son père, un vieillard, seul être cher qui lui restât à aimer et pour la protéger, vendait des oranges de son côté, le soir, à la porte des théâtres, pendant l'hiver, et pendant l'été du « coco » sous les ombrages fréquentés des Champs-Elysées.

Assise sur un petit tabouret, derrière son panier de fleurs, elle offrait au passant avec un implorant sourire les roses et les œillets que ses jeunes mains assemblaient en bottillons.

Germaine et Robert eurent bientôt fait connaissance et devinrent rapidement les meilleurs amis du monde.

Quand Robert avait un instant de liberté, il se faufilait dans le couloir et c'était alors d'interminables causettes jusqu'à ce qu'on le rappelât pour une lettre à porter à la poste ou quelque autre service.

Le soir, à l'heure de la fermeture du café, Germaine avait l'habitude de rentrer seule chez son vieux bonhomme de père qui, fatigué d'avoir poussé sa voiturette toute la journée, l'attendait pourtant avant de s'endormir.

Du jour où Robert devint son petit compagnon, il ne voulut pas la laisser ainsi aller seule par les rues à cette heure avancée.

Le marchand d'oranges ayant son pauvre domicile dans une petite ruelle débouchant dans la rue Saint-Denis, et lui-même, on s'en souvient, demeurant aux Halles, Robert pouvait, sans grand détour ni s'attarder de trop, servir de petit protecteur à la fillette qu'il ne quittait qu'au bout de sa route.

Deux mois s'écoulèrent ainsi pour Robert qui, religieusement, rapportait tous les soirs à son bon papa Quille-en-Bois le montant de ses pourboires, presque toujours une belle pièce de cinq francs, quelquefois même jusqu'à dix francs.

Quant aux recherches de l'ancien chemineau en vue de retrouver une famille et une fortune à notre jeune ami, elles n'avaient toujours abouti à aucun résultat.

Quand un singulier et dramatique événement survint.

Un soir, ou, pour mieux dire, une nuit, qu'après leur journée terminée Robert et Germaine se dirigeaient gentiment et gaiement vers leurs domiciles, le petit chasseur remarqua qu'ils étaient suivis par deux individus depuis un instant.

Pour en avoir le cœur net, et sans en dire la raison à sa petite compagne qu'il ne voulait pas effrayer inutilement, Robert prit la main de Germaine et lui fit traverser la rue avec lui pour prendre l'autre trottoir.

— Nous verrons bien, pensa Robert, si ces gens-là nous suivent réellement.

Les deux individus traversèrent aussi.

— Oh! oh! se dit le chasseur, qu'est-ce que ça veut dire?

Pourtant, leurs suiveurs marchaient toujours à la même distance, sans se rapprocher des deux enfants.

— Cependant, raisonnait Robert, si c'est à nous qu'ils en veulent, voilà longtemps qu'il leur eût été facile d'être sur nous en trois enjambées...

Il fit presser le pas à Germaine.

A quelque centaine de mètres devant eux une énorme lumière étincelait dans la nuit.

Robert reconnut tout de suite le phare d'une automobile qui stationnait le long du trottoir.

Cette idée qu'ils n'étaient pas seuls dans cette rue déserte et si longue le rassura un peu, sans cependant qu'il s'empêchât de se demander à quelle sorte de danger mystérieux il se sentait exposé.

Deux pas encore et les enfants allaient se trouver à la hauteur de l'automobile quand, tout à coup, les deux individus qui marchaient silencieusement derrière eux se précipitèrent.

Pendant que l'un jetait sur la bouche de Germaine un mouchoir dont il la bâillonnait, l'autre se baissait pour la soulever de terre dans ses bras.

Robert poussa un cri.

Et, sans comprendre autre chose que c'était Germaine qu'on enlevait, sans se laisser non plus surprendre par la brusquerie de l'attaque, il se jeta sur l'homme qui était le plus près de lui.

Ses mains s'agrippant au col de la chemise de l'individu, il tira, tordit pendant que, suspendu près lui, il lui labourait le ventre de coups de pied furieux.

— Satané microbe! cria l'autre qui, lâchant l'extrémité du bâillon, se mit en devoir de se débarrasser de ce défenseur imprévu.

Il saisit lui-même le cou de Robert à deux mains et serra, mais pas assez vite pour que le vaillant petit homme n'eût eu le temps de lui mordre le bout de l'oreille gauche dont le lobe détaché d'un coup de dents tomba à terre.

Le blessé, hurlant et saignant, se défit, dans un violent effort, de l'étreinte du gosse et le rejeta violemment sur le sol.

La tête du pauvre Robert rebondit sur les dalles du trottoir.

— Mais il est enragé, ce môme-là!

Et, sans plus s'en occuper, l'homme sauta dans l'automobile où son complice avait déjà transporté, inerte de frayeur, la petite Germaine.

L'automobile fila aussitôt dans la direction des grands boulevards.

Mais Robert s'était relevé et, insensible à l'atroce douleur qui lui tenaillait la tête, avait pris sa course à la suite de la voiture.

Mais pouvait-il espérer la rejoindre?

C'était de la folie!

Un bruit de sirène le fit se garer.

Une autre voiture venait dans le même sens.

C'était une auto-place.

— Dix francs pour suivre l'auto qui est là-bas!

La voiture stoppa et repartit, instantanément, emportant le petit chasseur à demi évanoui.

— Bah! avait dit le wattmann, va pour dix francs, si ça ne dure pas trop longtemps.

Un quart d'heure après, l'auto-place s'arrêtait.

L'air frais de la nuit fouettant Robert au visage lui avait rendu tous ses sens.

— Eh bien? questionna-t-il, pourquoi vous arrêtez-vous?

— Mon petit prince, répondit le wattmann, la voiture que nous suivions vient de s'arrêter à cinquante mètres devant nous. La voyez-vous à gauche?

— Où sommes-nous?

— Avenue des Champs-Elysées. Faut-il se rapprocher?

Robert était déjà sur le trottoir.

— Non, fit-il. Vous pouvez vous en aller. Voilà vos dix francs.

Et il lui donna tout ce qu'il avait d'argent.

— Merci, mon archiduc, fit le wattmann.

Et il s'en retourna.

Quand Robert chercha de nouveau du regard, dans la nuit, l'automobile qui avait emporté Germaine et qu'il venait de voir tout à l'heure arrêtée à cent pas de lui, la voiture était disparue.

Il se trouvait seul, tout seul sur l'avenue.

Il s'avança néanmoins vivement dans la direction en évitant de faire le moindre bruit.

Parvenu à l'endroit supposé, il regarda.

Il se trouvait devant une majestueuse construction qui avait, autant que l'obscurité lui permettait d'en juger, tous les dehors d'un hôtel particulier.

Aucun mouvement apparent, aucune lumière n'indiquaient que quelqu'un venait d'y entrer.

Et puis, comment admettre que ce fût dans un de ces palais qu'on eût amené la petite bouquetière?

Qui? et pourquoi?

Si le wattmann de l'auto-place s'était trompé? S'il avait perdu la piste qu'il avait à suivre et qu'il se fût égaré à la poursuite d'une autre voiture?

Pour mieux voir, en s'en écartant un peu, si une lumière ne perçait pas en un coin quelconque de l'habitation, Robert alla se poster au milieu de la chaussée.

En effet, à une fenêtre située à quelque hauteur seulement du sol et qu'il ne pouvait apercevoir du trottoir, apparut une clarté.

Pas de volets fermés, pas de store baissé. On distinguait à peu près tout ce qui se trouvait à l'intérieur.

Un homme, mis élégamment, se tenait penché comme sur quelqu'un qui eût été couché dans un lit, ou plutôt, car il se penchait très bas, vers quelqu'un étendu sur un canapé.

Au bout d'un instant, l'homme se redressa et, en même temps, devant lui, surgit une tête blonde.

C'était Germaine! c'était bien elle!

L'homme parut lui parler très sérieusement, mais très affectueusement; la petite bouquetière inclina à diverses reprises son joli front sur lequel celui qui lui parlait posa un baiser paternel.

Puis, ils sortirent de la pièce où tout s'éteignit.

Robert n'en revenait pas et il y avait longtemps que toute lumière avait disparu qu'il était encore debout au milieu de la chaussée.

Qu'est-ce que cela signifiait?

Sa petite amie Germaine, la marchande de fleurs, la fille du vieux marchand d'oranges, elle, dans ce véritable château, et amenée là par surprise, par brutalité?

Le jour venant, on commençait à y voir plus clair.

Songeant qu'il n'avait plus rien à faire là, du moins pour le moment, et que rien ne viendrait très probablement lui expliquer le mystère, Robert examina encore une fois bien attentivement les lieux, prit des points de repère, et, certain de s'y reconnaître quand il aurait à y revenir, se résigna à repartir.

Maintenant, c'était à pied qu'il lui fallait regagner les Halles. Par quel chemin? Il l'ignorait et se trouvait bien perdu dans ce beau quartier si différent de ceux qu'il connaissait, et surtout si éloigné.

Et la pensée de Quille-en-Bois lui venait, soudain, Quille-en-Bois qui l'attendait vainement, depuis l'heure à laquelle il rentrait régulièrement.

Il se mit à marcher plus vite,

Si bien qu'il s'égara vers un quartier excentrique juste du côté opposé à celui qu'il se proposait.

Quand, vers le milieu d'une petite rue détournée qui lui avait paru



Les mains s'agrippant au col de la chemise de l'individu...

couper au plus court vers une grande voie, il s'arrêta pour prêter l'oreille.

Non, il ne se trompait pas; c'était bien des plaintes, des appels étouffés qui parvenaient jusqu'à lui.

Décidément, les aventures naissaient sous ses pas.

Intrigué et toujours l'oreille tendue, il se rapprocha de l'endroit d'où ces sons assourdis semblaient sortir.

Il se trouva ainsi devant une maison, ou plutôt un reste de vieille maison que la pioche du démolisseur avait commencé à jeter à bas, mais sans avoir achevé son œuvre pour une raison ou pour une autre.

C'est de ces décombres qu'une voix humaine sortait!

Sans aucune hésitation, Robert franchit la mauvaise clôture en planches qui en défendait les approches et s'introduisit parmi les monceaux de plâtre et les éboulements de pierre.

Du milieu même de l'emplacement qui avait dû être la boutique, se percevait très nettement une voix qui réclamait du secours.

Comment pouvait-il se faire qu'il y eût quelqu'un là-dessous et quelqu'un de vivant?

En se baissant, il remarqua alors une chose singulière; autour de ces décombres des pieds avaient écrasé tout récemment quelques plâtras, faisant ainsi sur le sol des taches d'un blanc frais contrastant violemment avec le ton gris que le temps avait jeté sur tout le reste.

On avait marché là hier, peut-être.

Son parti fut vite pris.

Il ôta sa veste et se mit à déblayer aussi vite qu'il put avec ses mains et ses pieds l'endroit que nous venons de dire.

Il y parvint, mais non sans en voir les ongles en sang.

Alors, une trappe apparut à ses yeux.

Un escalier de meunier descendait dans le noir.

— A moi! murmurait une voix.

Robert tira d'une boîte qui ne le quittait pas une allumette qu'il enflamma et s'engagea sur les marches vermoulues.

Au bas, à ses pieds, gisait qui?

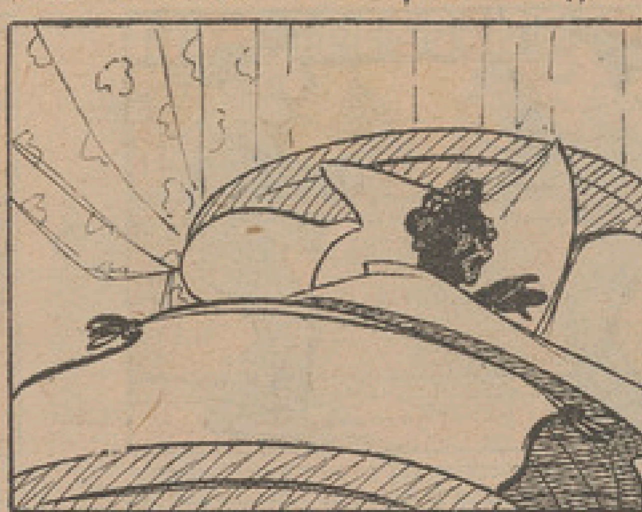
Le vieux marchand d'oranges, le père de la petite Germaine!

(*A suivre.*)

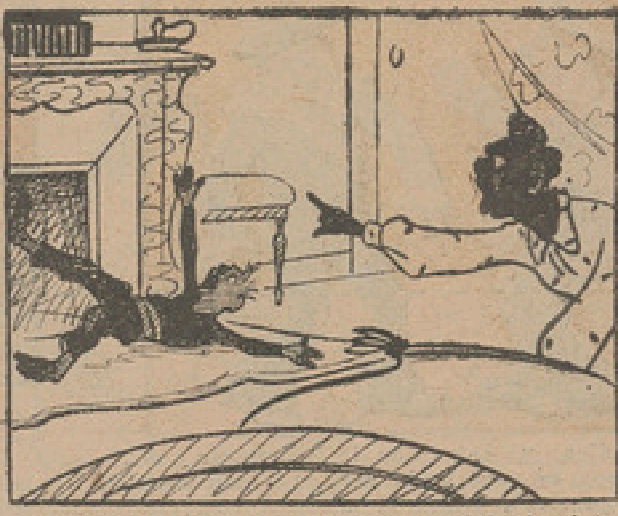
A. P[illegible]

NOIX DE COCO ET PLEURNICHARD

De grand matin, le père Géromé parcourt les rues, avec son petit Savoyard Pleurnichard, en criant à tue-tête : « Ramone les cheminées !... » Appelés, ils entrent dans un hôtel où un domestique leur indique les cheminées à ramoner.



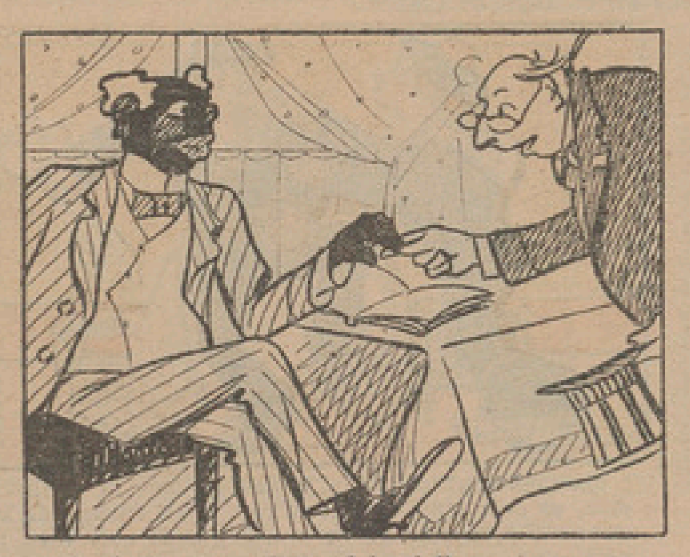
Dans une des plus belles chambres de l'hotel, le petit prince nègre, Noix-de-Coco, dort encore profondément, dans son grand et bon lit.



Il est réveillé par un grand bruit venant de la cheminée, et voit apparaitre un petit diable tout noir, qui roule dans la chambre. « Un petit nègre comme moi ! » s'écrie-t-il.



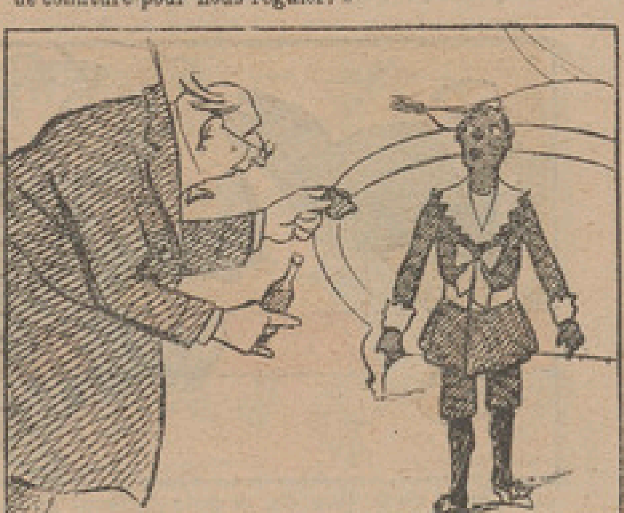
Sautant vivement du lit, il s'approche du petit diable, qui vient de se relever. « Comment t'appelles-tu ? — Pleurnichard... — Tu es gentil, mais tu es mal habillé... tiens ! mets ces beaux habits, moi je vais aller chercher des pots de confiture pour nous régaler. »



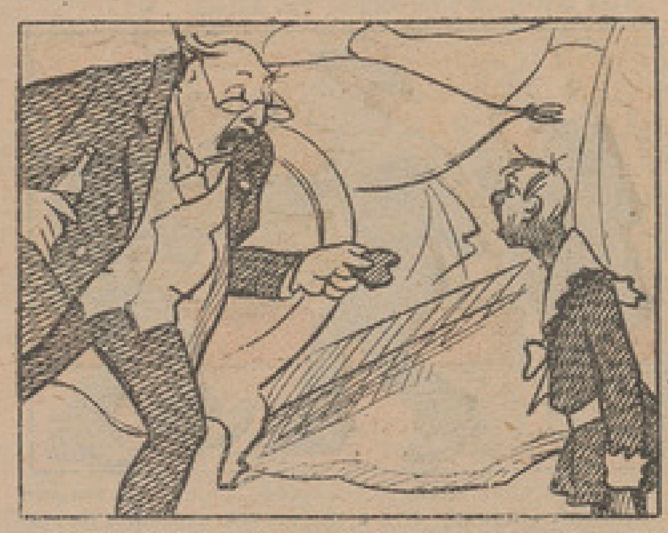
Pendant ce temps, le grand chambellan, qui accompagne le petit prince dans son voyage, reçoit le grand médecin Phurjautez, célèbre par ses recherches pour blanchir les nègres.



« Monsieur le chambellan, dit le docteur, j'apporte dans ce flacon une substance infaillible, si vous le permettez je vais l'appliquer immédiatement sur le prince. » Sur une réponse affirmative, il se dirige vers la chambre de Noix-de-Coco.



En entrant, il voit Pleurnichard habillé avec élégance, et, comme il a la vue très basse, il le prend pour le prince. Après s'être incliné jusqu'à terre, il commence à lui frotter légèrement le visage avec sa composition.



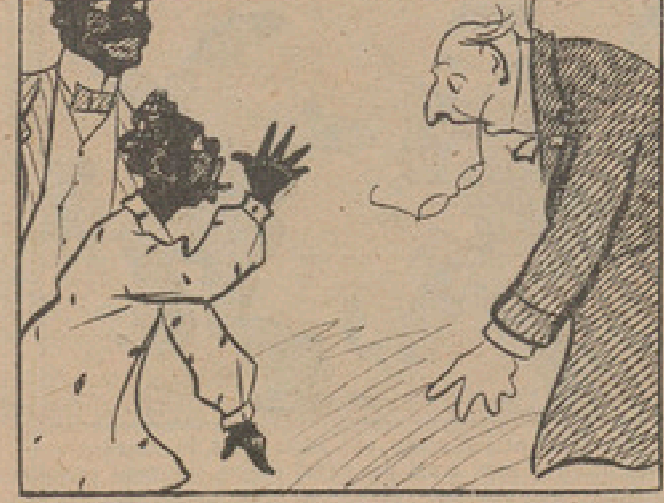
« Miracle de la science ! s'écria-t-il, en voyant la peau devenir d'un blanc mat ; je suis le plus grand homme de l'univers !... » Le miracle étant accompli par tout le visage, il sort de la chambre apprendre le résultat au chambellan.



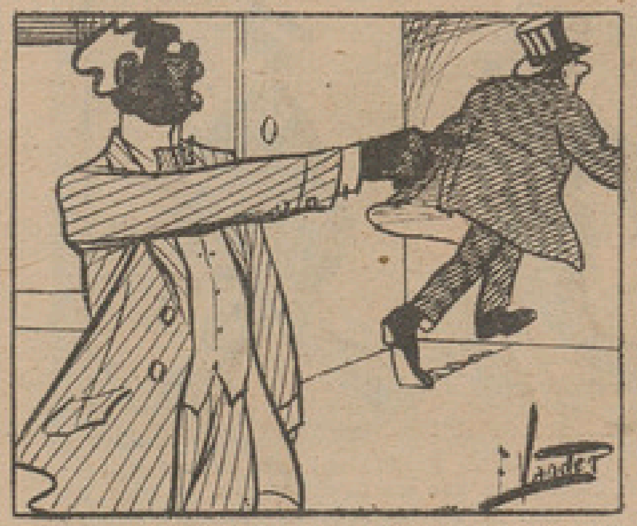
Noix de Coco revient portant des pots de confiture, mais il est stupéfait en voyant le changement qui s'est opéré sur son petit ami. « Comment ! toi n'es plus petit nègre comme moi... alors va-t'en !... mais garde tes habits, et prends ce pot de confiture... adieu ! » Pleurnichard sort de la chambre, ses vieux vêtements et le pot de confiture dans ses bras.



Le docteur Phurjautez entre avec le grand chambellan, en s'écriant : « Venez constater le miracle de la science ! je suis le plus... » Il reste frappé de stupéfaction en voyant le petit prince toujours aussi nègre qu'auparavant. « Vous êtes un vieux fou ! » dit le chambellan.



« La dose était peut-être insuffisante », balbutie Phurjautez. Mais il a beau frotter Noix-de-Coco, il ne réussit qu'à donner un magnifique brillant de cirage à son visage.



Le grand chambellan flanque le docteur Phurjautez à la porte en disant : « Au lieu de chercher à nous blanchir, vous feriez mieux de faire sortir les araignées qui se trouvent dans votre cerveau !... »

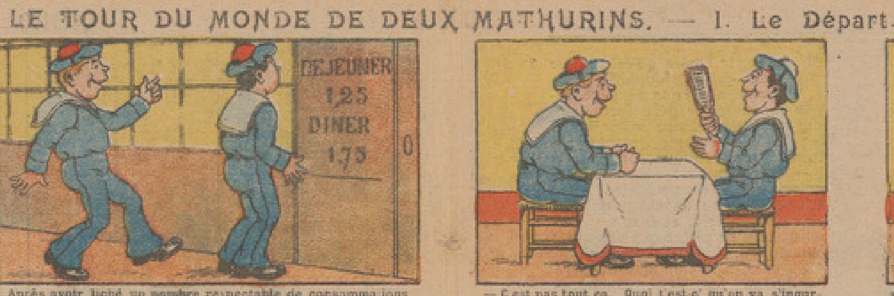
LE TOUR DU MONDE DE DEUX MATHURINS. — I. Le Départ.



Claudius, un enfant de la Cannebière, et Tétonbec, né natif de la Bretagne, sont tous deux gabiers à bord du croiseur cuirassé *Pingouin*. Les deux copains se gondolent comme des tire-bouchons à la pensée que leur bâtiment va quitter Cherbourg pour aller se balader à Toulon et de là peut-être bien ailleurs.



Les deux cols bleus ayant du lest à fond de cale, autrement dit la poche garnie par une avance sur leur prêt, s'offrent tournées sur tournées chez les débitants du port. « A la tienne, mon vieux ! — A la tienne, ma vieille ! » Et successivement ils se rincent le palais avec du vermouth-grenadine, des méminettes au sucre des picons-curaçao et autres poisons variés baptisés apéritifs.

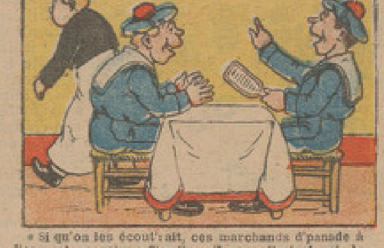


Après avoir liché un nombre respectable de consommations, les deux amis ont une fringale à bouffer des bricks. Tout en se balançant sur leurs ancres, car il y a du vent dans les voiles, ils mettent le cap sur une gargotte de premier ordre qui affiche sur une pancarte des déjeuners à vingt-cinq sous et des diners à un franc soixante-quinze « Accostons là, c'est dans nos prix, » propose Claudius à Tétonbec qui l'approuve.

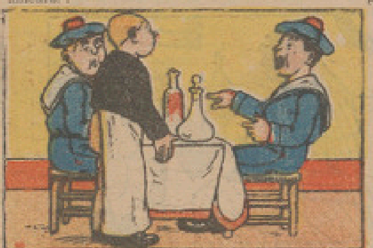
— C'est pas tout ça. Quoi t'est-c' qu'on va s'ingurgiter dans la soute ? » demande Tétonbec, qui n'a pas comme son camarade les habitudes du grand monde. — T'occupe pas, répond Claudius, ces fourbis-là, ça m'connait... Pour commencer j'vais faire comme le capitaine à bord : j'vais consulter la carte... Ensuite on verra voir à s'les caler par principe.



« Ohé ! l'cambusier, » appelle Claudius. Le garçon accourt empressé et demande : « Que faudra-t-il servir à ces messieurs ? — Deux déjeuners à vingt-cinq sous. — Je ferai observer à ces messieurs qu'il est à présent l'heure du diner. — Ferme ton sabord, cancrelat ! On sait c'qu'on dit... Amène dare-dare les déjeuners à la r'morque et n't'inquièt' pas du pilote ! »



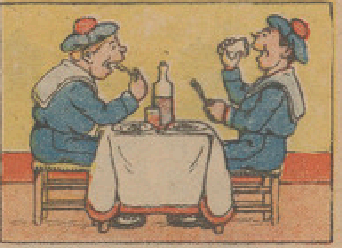
« Si qu'on les écout'rait, ces marchands d'panade à l'eau sale, continue Claudius, ils nous f'raient voir le cap Hora au pôle Nord ! Ça n's'rait pas à faire qu'un terrien vienne faire le poil à des types comme nous qu'ont été bourlingués sur tous les océans, pas vrai, Tétonbec ? Plus souvent que c'cachalot d'eau douce nous emmènera en bateau, nous qui sont du bâtiment. »



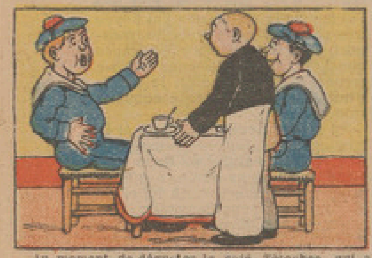
Le garçon revient, apportant, en plus du couvert, une bouteille de vin et une carafe. La carafe intrigue Claudius. « Dis donc, Sac-à-monies, demande-t-il poliment au garçon, qu'est-c' que t'a mis dans c'te fiole ? C'est p't'être bien du marc, à moins qu'ça n'soye du kirsch ? — Non, messieurs, c'est de l'eau. — De l'eau, sale empoisonneur ! Veux-tu emporter ça tout d'suite ! Est-c' que nous avons des bobines de têtards, pour oser nous offrir du sirop de grenouille ? »



Claudius dont la colère, je devrais dire la turbardise, va croissant, comme la lune, s'est emparé de la carafe afin de doucher le garçon qui de peur n'en a déjà plus un cheveu de sec ; mais Tétonbec, plus calme, le prend par le bras et par le raisonnement : « Triple andouille, conseille-t-il, si tu casses la carafe, les morceaux de verre vont nous couper l'appétit et pour boulotter ensuite, mon colon, y aura rien d'fait, ça s'ra comme des dattes ... »



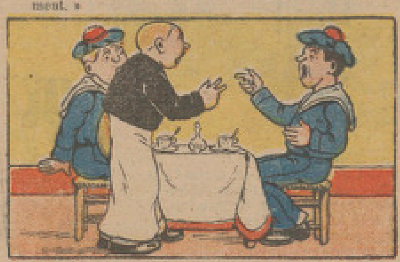
Claudius, qui n'est pas la moitié d'une tourte, finit par se calmer en voyant arriver les plats. Tétonbec et lui sont deux rudes fourchettes. Le sabord qu'ils ont sous le blair engloutit avec une rapidité inouïe tous les aliments qu'on lui présente et se change après en entonnoir pour absorber sans difficulté tous ces crus frelatés qui ont la spécialité de provoquer la cuite.



Au moment de déguster le café, Tétonbec, qui a encore une dent creuse à remplir, hèle le garçon. « Eh ! l'ami, amarre ton fanal et dis-nous c'qui a encore à becqueter après ça ? — C'est tout, répond le garçon, je vous ai servi un repas complet. — Un repas complet, ça ? Mais y aurait pas d'quoi coller une indigestion à une sardine poisson vorace, puisque ça n'a pas plus tôt mangé qu'ça r'dine. Allons, ouste ! prends-toi par la pince et va nous r'chercher la mêm'chose. »



Le garçon en reste comme deux ronds de flan. Néanmoins, il rapporte les deux déjeuners demandés à une allure panachée de précipitation. C'est la première fois qu'il voit des clients affligés d'une pareille fringale et il se dit : « Je parierais volontiers le pourboire qu'ils vont me donner contre une armoire à glace, que ces pauvres bougres ont rien mangé depuis la dernière fois. »



« L'addition ! hurle Claudius qui s'en est fourré jusque-là. — Quatre diners à un franc soixante quinze, annonce le garçon, ça fait juste sept francs. — Sept francs ! Tu n'as pas peur... Non, mais pourquoi pas ma chique, pendant qu't'y es ! C'est pas juste... On a le quart de place pour voyager et ces filous d'gargotiers nous réclament place entière ?... Alors y a donc plus d'fraternité ? Tiens, les v'là tes sept francs, vilain Sagouin ! »



« C'est moi qu'je règle, c'est à moi de payer, proclame Tétonbec. Si t'acceptes la galette de mon camarade, j'te laisse tomber pour deux kilos de bidoche sur le tournant du bossoir. — Et moi, j'dis comme ça que si prend la tienne, j'lui apprendrai mon nom d'baptême avec les trente-six manières de s'en servir. — Et moi, j'lui collerai mes godillots sur la façade pour s'en faire des brosses à dents... » Le garçon terrorisé ne sait plus auquel obéir.



« C'que nous sommes pochetées, mon vieux frangin ! réfléchit Claudius. Il y a un moyen si simple de tout arranger qu'un idiot le comprendrait. Je n'veux pas qu'tu payes, tu veux pas que j'paye... Ça peut durer des années, ces manigances-là ! Alors sais-tu c'qu'on va faire ? On n'payera pas du tout, comm'ça on se s'ra obéi l'un à l'autre et on n'aura rien à se r'procher... » Tétonbec, qui a la cervelle aussi dure que le cœur d'un huissier, ne veut rien entendre.



Au bruit de la dispute, le patron vient pour mettre le holà ! Il a été mal inspiré ! Les deux matelots tombent d'accord pour lui tomber dessus. Après lui avoir pesé pour deux sous de tabac bien tassé, ils poussent l'irrévérence jusqu'à prendre le fond de son pantalon pour un paillasson sur lequel ils essuient leurs croquenots avec un ensemble surprenant.



Le patron a déjà réussi à parer trois coups de poing : deux avec son œil droit, l'autre avec son œil gauche. Il pousse des bêlements comme un sourd-muet qui aurait la voix prise dans un engrenage. Aux cris poussés par la victime les clients prennent peur et la fuite en oubliant de régler leur dépense.



Heureusement pour le patron que ses garçons, son sommelier, ses cuisiniers arrivent à la rescousse et vont au feu de la bataille comme à celui des fourneaux. En moins de temps qu'il n'en faut pour avoir une communication téléphonique, les deux perturbateurs sont réduits à l'impuissance et expulsés du restaurant d'une façon aussi énergique qu'expéditive.



Claudius, salement vexé d'avoir été éconduit de la sorte, adresse au personnel des injures qui ne sont pas fabriquées avec de la graisse d'abat-jour. Le personnel qui s'est renfermé dans sa dignité et dans le restaurant y répond par le silence du mépris. Au même instant, Tétonbec, qui a à cœur de payer ses diners, coupe à carreau en jetant sa monnaie dedans. Ça tombe à pic et il a la chance d'en casser un !..



Sur ces entrefaites rappliquent deux braves pandores. Ils constatent que les deux lascars, en plus du pompon de leur béret, ont un plumet sérieux. Esclaves de la consigne, ils laissent tomber, sans qu'elle se fasse de mal — leur poigne solide — un poing, c'est tout, sur les délinquants qu'ils se disposent à conduire au poste.



Claudius et Tétonbec ont tous deux la maréchaussée dans le nez, c'est pourquoi ils ne peuvent pas la sentir. Les brasses-carrés ont des uniformes qu'ils préfèrent admirer de loin. Aussi, quand ils se sentent appréhendés, ils se mettent à danser une matelote si échevelée que les bons gendarmes finissent par lâcher prise.



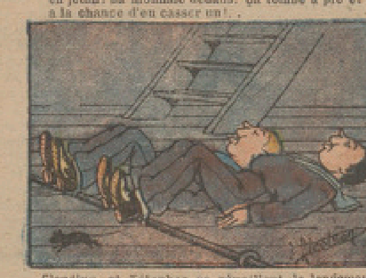
Avec la rapidité d'une antilope qui aurait des abatis en caoutchouc ils mettent un bol d'air entre eux et les pandores à qui le prestige et le poids de l'uniforme, sans compter les accessoires, donnent une infériorité si évidente que, pour ne pas attraper de points de côté, ils préfèrent renoncer à la poursuite.



Les deux matelots, se croyant toujours poursuivis, détalent à toute vitesse. Au coin d'une rue en pente comme leur gosier, Tétonbec jette un regard en arrière pour juger la distance parcourue et n'aperçoit point la fatale pelure d'orange grâce à laquelle il est sûr de ne point manquer la pelle ! Et son camarade qui le suit au même instant fait la même chose que lui.



La cuite, la course, les émotions de la poursuite, dont la pelle fut le bouquet, ont anéanti les deux camarades. Ils ont dans l'idée qu'il est tombé du verglas et n'osent plus se relever. Ils s'endorment et se mettent à ronfler sur l'air : « Arrêtons-nous ici ! » Au loin, on entend le pas cadencé de soldats en marche C'est la patrouille qui va passer.



Claudius et Tétonbec se réveillent le lendemain avec des cheveux nickelés et une bouche en bois d'arbre ! Le *Pingouin* lève l'ancre et prend le large... Où sont-ils ? Ils ont rêvé qu'ils voyageaient à fond de cale : c'était le rêve ! Ils ont été ramassés ivres-morts et mis aux fers à fond de cale... Hélas ! c'est la réalité Que va-t-il leur arriver ?

(A suivre)



— Petit mari, disait ce matin-là la jeune femme du comte Adhémar de Traversin du Grandpieu, il faut que tu me fasses un grand plaisir : souvent, le matin, alors que tu te plonges dans ta vilaine politique, je m'ennuie, alors, pour me distraire, je voudrais avoir un de ces grands lévriers arabes, tu sais, un sloughi ? Et puis, tu ne peux pas refuser ça à ta petite femme, qui le veut tout de suite, son sloughi, tout de suite, na !

Le comte est marié depuis deux mois à peine, et les jeunes époux passent leur lune de miel dans une de leurs propriétés située dans un coin perdu du Dauphiné, loin de toute agglomération; il redoute que l'ennui ne gagne sa chère femme, aussi lui répond-il :

— Oh ! oh ! comme tu t'emballes ! Tout de suite ? Mais tu sais bien, petite tête folle, que dans un endroit aussi perdu que celui où nous sommes, il n'est pas facile de se procurer tout ce que l'on veut ! Voyez-vous, cette enfant gâtée, qui se figure qu'on va lui fabriquer sur commande et immédiatement un sloughi ! Mais où veux-tu que je te le déniche, cet animal ?

— Adresse-toi au juif Jacob, tu sais bien qu'il trafique de tout.

— C'est une idée; je vais de suite le faire venir.



Le père Jacob trafique en effet tous les articles ; aucun genre de commerce n'a de secrets pour lui. Il vend de la ferraille et de vieux habits, prête à la petite semaine ou sur gages, brasse aussi bien de grosses affaires qu'il vend un sou d'allumettes ou d'épingles, mais son épinglé à lui, dans n'importe quelle combinaison, il sait toujours la tirer du jeu, et quelle que soit l'affaire traitée, il trouve toujours moyen d'avoir un certain bénéfice, ce qu'il appelle sa « bedide gommission ».

Dès que le valet de chambre du comte Adhémar lui eut dit qu'on le mandait au château, il endossa sa houppelande graisseuse et s'empressa de se rendre à la convocation, espérant bien qu'avec des gens si riches il trouverait moyen de réaliser un joli bénéfice.



— Monsieur le comte et madame la comtesse, dit-il en saluant jusqu'à terre et avec un fort accent tudesque, je vous présente mes humbles salutations.

— Et moi, père Jacob, répondit Adhémar, je vous salue en Abraham. Je vous ai fait venir pour une chose dont j'aurais un besoin immédiat, mais j'ai crainte que vous ne puissiez me la procurer.

— Monsieur le comte, je vends de tout, et je peux fournir n'importe quel article, à condition qu'on y mette le prix, bien entendu ; ainsi, si cela pouvait vous convenir, j'ai en magasin le fameux vase de Soissons, celui de Clovis, et, ce qui prouve son authenticité, c'est qu'il reste encore des haricots au fond ; à très bon prix, je vous céderais une pompe aspirante pour extraire... les vents des haricots. Je possède un stock de lignes d'horizon, un couteau fraîchement aiguisé pour couper le fil de la conversation, de la poudre d'escampette en boîtes en or nickelé, deux crânes de Roger Bacon, l'un lorsqu'il avait douze ans, c'est le plus petit, et l'autre datant de sa mort. J'ai encore...

Mais le comte endigua ce flux de paroles pour aborder la question qui l'intéressait :

— Ce qu'il me faudrait, dit-il, c'est un sloughi.

— Un... ah oui, un... comment avez-vous dit ?

— Un sloughi.

— Je n'en ai pas pour l'instant en magasin, mais, dans le plus bref délai, je puis vous le procurer ; seulement, le pauvre père Jacob, il est pas bien riche, et



c'est cher, un... chose... un... machin comme vous avez dit.

— Un sloughi. Mais, savez-vous où en avoir un ?

— Oh oui ! puisque je vends de tout, je possède...

— Bon, bon, arrêtez votre nomenclature. Tenez, voici 500 francs. Faites pour le mieux.

Le père Jacob regarde amoureusement la belle image bleue et l'enfouit avec soin dans son crasseux portefeuille, puis il prend congé du comte en monologuant en lui-même : « Bien sûr, je lui aurai son truc... son fourbi de sloughi... mais... Dieu d'Israël, j'ai pas pensé de lui demander, à M. le comte, mais qu'est-ce que c'est donc ça, un sloughi ? »

Heureusement que le père Jacob rencontre le père Jéroboam, un autre brocanteur avec lequel il s'entend comme larrons en foire. Il lui explique son cas.

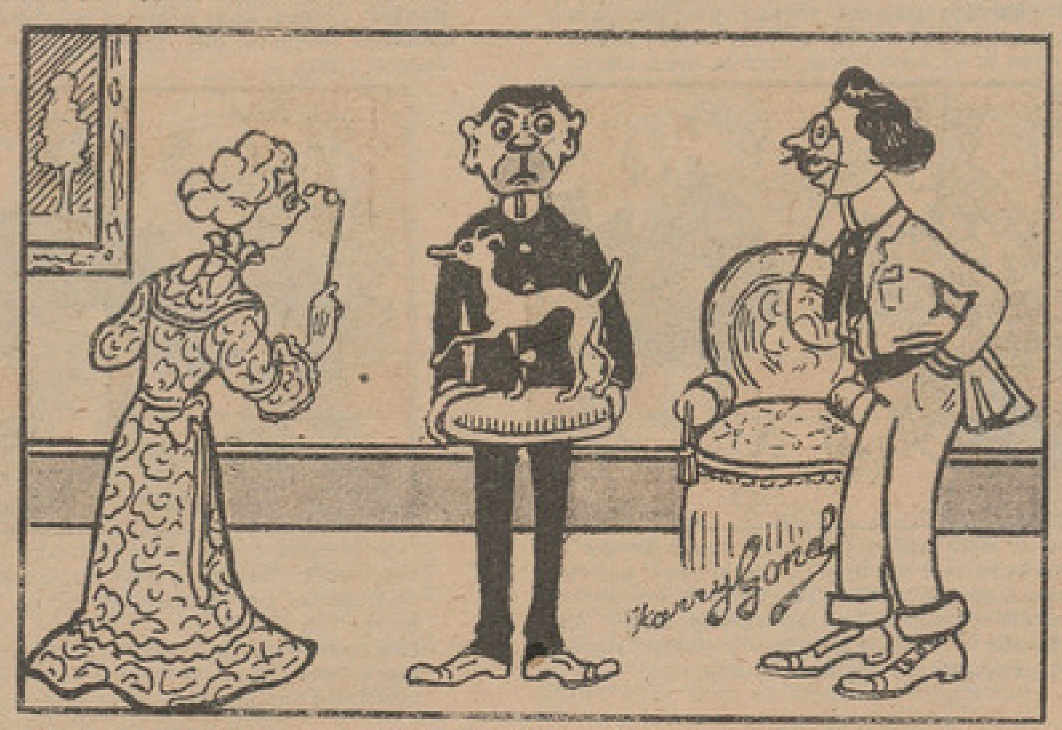
— Un sloughi ? dit l'autre, qu'est-ce que ça peut être ? Ah ! attends, j'ai eu un client qui venait de l'Algérie, et il m'a vendu un machin en plâtre qui s'appelait comme ça.

En effet, à la boutique du père Jéroboam, les deux compères trouvèrent en plâtre une réduction d'un lévier arabe, mauvais pastiche d'un marbre de Berryer, et le père Jacob, qui le paya un louis, s'empressa de l'expédier au château avec un mot ainsi conçu

« Ce n'est pas sans mal que j'ai trouvé la statue que j'ai payée très cher ; avec les frais de transport, cela fait juste les 500 francs que vous m'aviez donnés comme arrhes. J'espère que M. le comte n'oubliera pas ma petite commission. »

Au reçu du colis, le comte et la comtesse ne purent s'empêcher de rire de la naïveté ou de la roublardise du vieux drôle, à qui ils firent même remettre un billet de 50 francs supplémentaire, et comme une lettre pressante les rappelait à Paris, ils convinrent d'attendre leur arrivée dans la capitale pour acheter un sloughi, mais, cette fois-là, un vrai, chez un marchand de chiens.

GONEL.



Dans le numéro 38

Nous commencerons une nouvelle histoire *abracadabrante et désopilante :*

LES MÉMOIRES SECRETS

DU

DÉCAPITÉ PARLANT

SENSATIONNEL ! ! ! **SENSATIONNEL ! ! !**

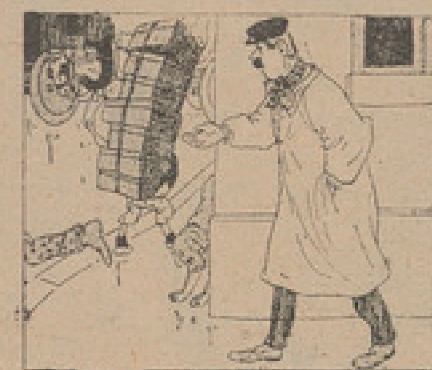
REGRETTABLE ERREUR



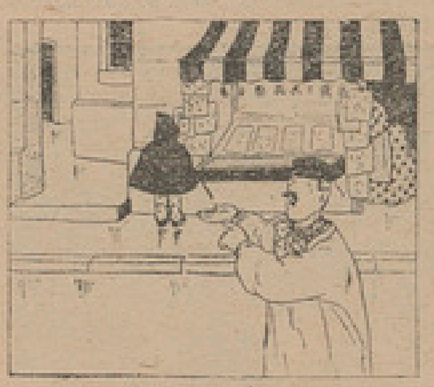
LE PÈRE. — Saperlipopette!.. quatre heures vingt-cinq!.. et le gosse n'est pas encore revenu de l'école!... C'est insensé!... Aussi c'est de ta faute, tu ne l'attrapes jamais... alors il s'en fiche!... il gouape dans la rue au lieu de revenir directement ici .. »



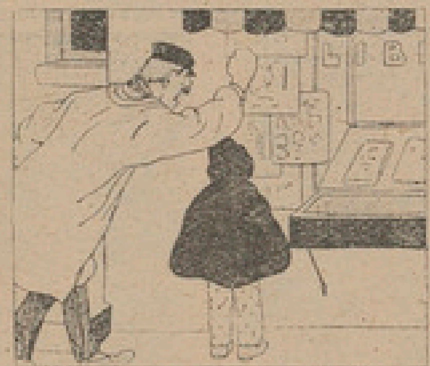
« Mais, attends un peu.. tout ça va changer... D'abord, pour commencer, je vais aller le chercher, ton sale morveux d'enfant... et j'te flanque mon billet qu'si je l'rencontre en train d'flâner, je lui allongerai une beigne qui lui ôtera toute idée de recommencer.



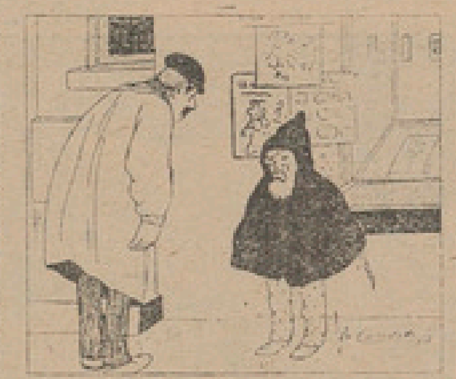
LE PÈRE, *dans la rue*. — Ah! mais, c'est qu'il s'y fie c'baveux-là.. ma femme est trop bonne... une vraie crème... elle prend pour du beurre tout ce qu'il lui raconte . avec moi, pas de ça, Lisette; ou des gnons!... Et on file droit! »



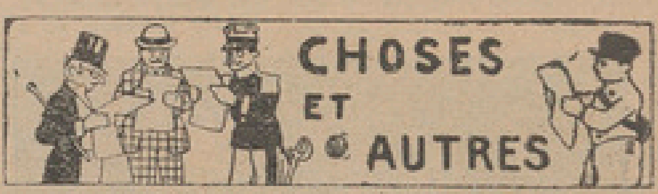
« Tiens! qu'est-ce que je disais qu'il s'amusait au lieu de rentrer faire ses devoirs... T'nez... le v'là... là-bas avec son capuchon .. il est en train de lire les journaux à la porte de la librairie!.. Sacré garnement!... »



Il court vers l'enfant et lui tasse une beigne premier calibre, tout en hurlant : « Espèce de galopin!... P'tit morveux! sale pistolet!.. T'as pas honte d'être là à baver devant les journaux comme une moule pendant que ta mère t'attend! Dégoûtant!... »



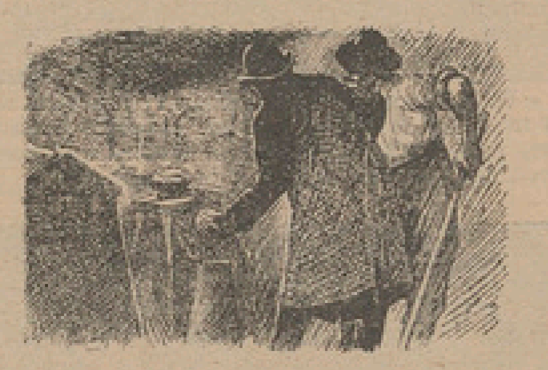
Horreur! L'enfant se retourne et le père se trouve devant un petit vieillard à barbe blanche qui roule des yeux furibonds. C'était un nain qu'il avait pris pour son fils!



LAMPES PERPÉTUELLES

On raconte qu'on trouva dans un sépulcre une chandelle qui brûlait depuis plus de quinze siècles ; elle tomba en poussière dans les mains de ceux qui la retirèrent.

Les alchimistes sérieux de jadis connaissaient une infinité de secrets qu'il serait curieux de révéler aujourd'hui en les exhumant



des vieux livres et manuscrits où ils sont relatés.

Ces vieux savants savaient préparer des mèches perpétuelles avec de l'or rendu spongieux par une délicate opération.

Un abbé assurait que son huile, faite de fleur de soufre, avec du borax et de l'esprit de vin, brûle plusieurs années sans se consumer.

INSECTES PARFUMÉS

On connaisssait déjà les insectes lumineux, insectes rubis, saphyrs, émeraudes, etc...

Voici maintenant les insectes parfumés qui sont beaucoup plus nombreux qu'on le suppose.

Citons d'abord les cicindèles (*cicendela campestris*), genre d'insectes coloéoptères, répandus sur tout le globe, et d'un vert très brillant, qui répandent une odeur de musc; puis, les cérambycides qui répandent aussi une odeur de musc très agréable ; enfin, certains sphynx, de l'espèce des sphynx convolvuli (papillons nocturnes) qui sont de véritables cassolettes vivantes.

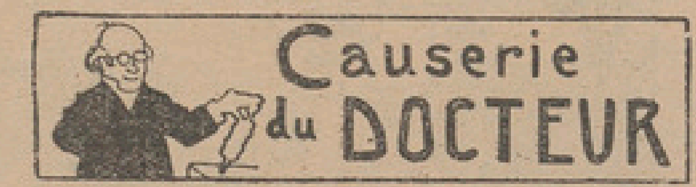
J.



POUR LES NOUVEAU-NES

Nous ne saurions assez mettre en garde les jeunes mères contre le préjugé si fâcheux qui consiste à croire qu'un nouveau-né doit être enveloppé de flanelle et tenu dans un appartement très chaud. Il en résulte que l'enfant à sa première sortie ne peut supporter l'air, et il attrape une fluxion de poitrine. Mères, soyez prudentes, mais ne faites pas de vos bébés des momies, ne les enveloppez pas trop, ne les serrez pas, ne les garrottez pas, ne les étouffez pas!

Laissez l'enfant se développer librement : c'est une plante, une plante humaine qui a besoin d'air et de liberté.



Démangeaison.

Pour calmer les démangeaisons dues à la présence de parasites sur ou dans la peau, dans la barbe ou les cheveux, et aussi pour calmer le prurit qui succède aux piqûres d'abeilles, de guêpes, moustiques, cousins, taons, etc., il suffit de frictionner la peau avec quelques gouttes du liniment suivant :

Huile camphrée............. 90 grammes.
Ammoniaque................ 10 —

Un autre moyen très efficace consiste à prendre des douches tièdes à 35° ou à appliquer des compresses imbibées d'eau tiède vinaigrée ou salicylée (5 0/00.)

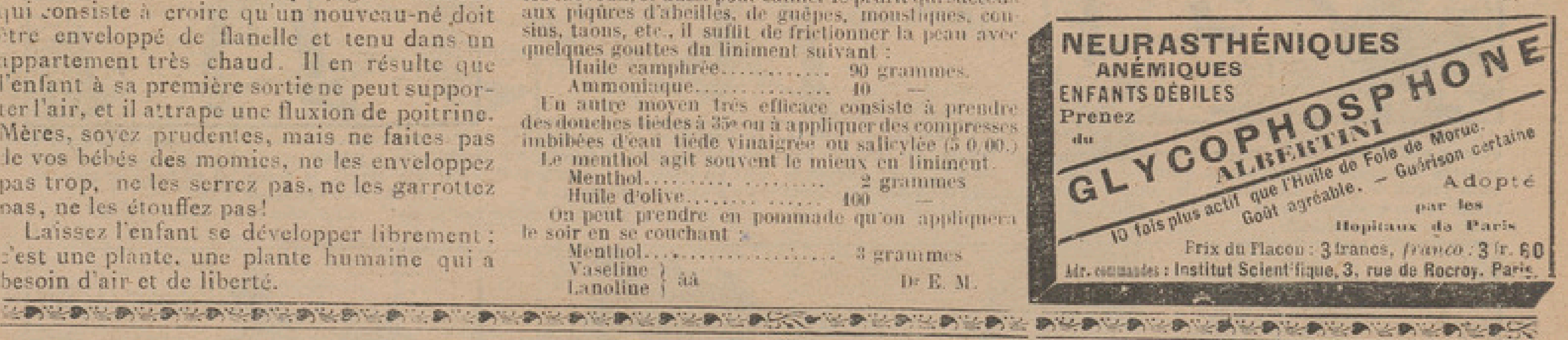
Le menthol agit souvent le mieux en liniment.

Menthol.................. 2 grammes
Huile d'olive.............. 100 —

On peut prendre en pommade qu'on appliquera le soir en se couchant :

Menthol.......................... 3 grammes
Vaseline } aa
Lanoline }

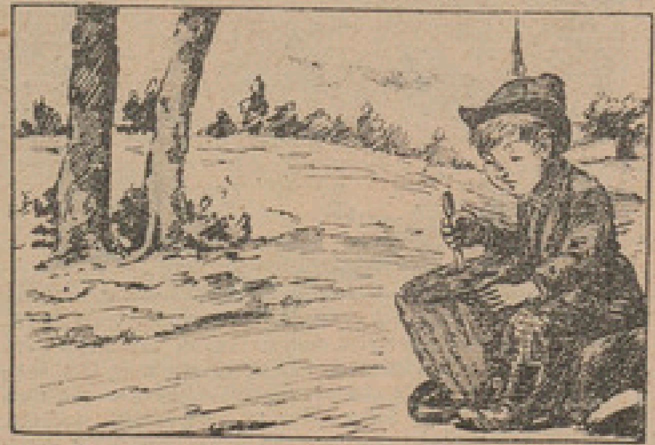
Dr E. M.



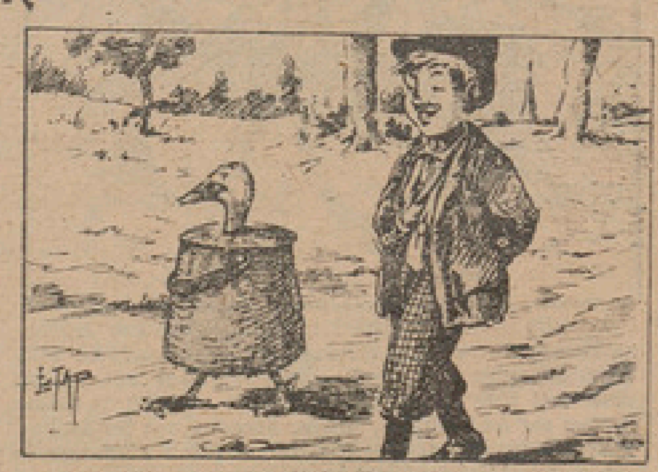
QUAND ON EST INGÉNIEUX



Julot est chargé de porter une oie chez un client; Il la met dans un panier. Mais la route est longue et l'oie est bien lourde.



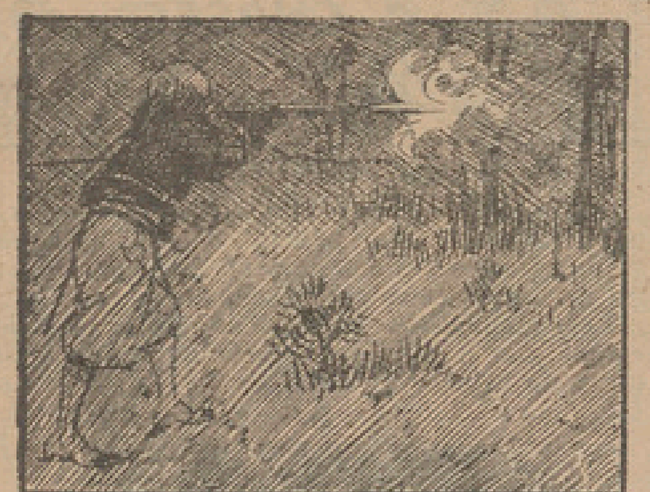
Julot n'ira jamais jusqu'au bout... mais une idée vient à son secours. Il perce deux trous dans le fond du panier



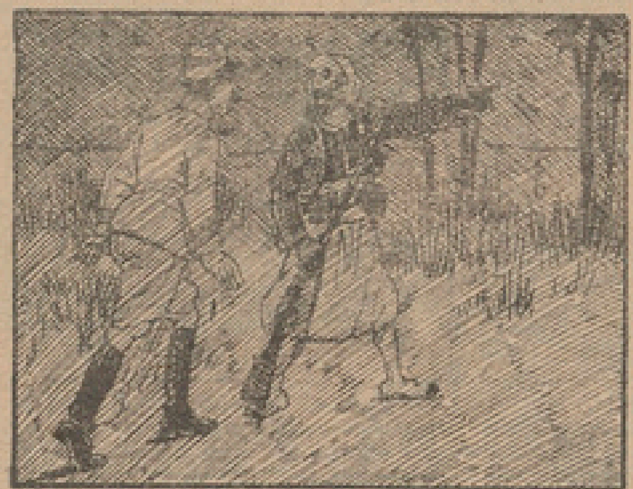
Il y passe les pattes de l'oie et pose le panier à terre. L'oie ainsi emprisonnée ne peut se sauver et marche très bien Julot arrivera sans fatigue chez le client.

FRIDOLIN LA FORTE TÊTE, OU LES EXPLOITS D'UN ÉVADÉ (Histoire émouvante et véridique) (*Suite.*)

Fridolin, condamné à deux ans d'emprisonnement dans le pénitencier d'Aïn-el-Hadjar, en Afrique, s'en est évadé en étranglant à demi le serge t Duriot et en sautant sur le cheval du chef du pénitencier, le capitaine Ponton. Il s'enfonce au grand galop vers le sud.



« Voilà une rude bête ! » se disait Fridolin en talonnant de toutes ses forces le cheval du capitaine Ponton. Un coup de feu retentit, tiré par la sentinelle du poste qui avait distingué dans la nuit cette scène rapide.



Les hommes de garde, le capitaine en tête, accoururent. « Qu'est-ce que c'est ? grogna l'officier ; sur qui avez-vous tiré ? » Dans un jargon haché, le turco répondit : « Fridolin sauté sur cheval de ma capitaine, moi tiré dessus !... »



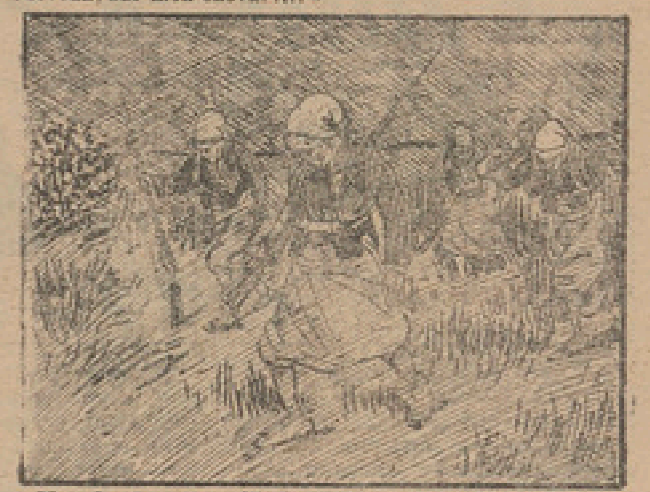
Comment dépeindre l'ahurissement, puis la colère du capitaine Ponton, dont la figure, à cette nouvelle, pâlit affreusement pour devenir d'un rouge des plus écarlate. « Sur mon cheval !... balbutia-t-il en s'arrachant les cheveux, sur mon cheval !... »



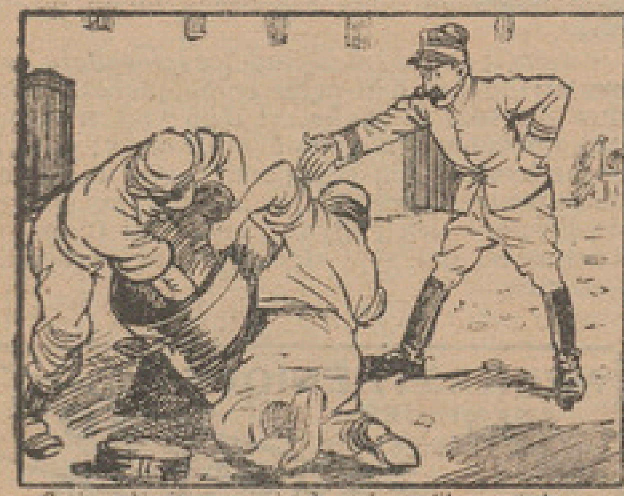
Il ne put en dire davantage, mais, d'un geste terrible, il montra le point noir vers lequel la sentinelle venait de tirer. Les turcos comprirent, et s'élancèrent comme un seul homme au pas de course sur les traces du fuyard.



Derrière, le capitaine put enfin articuler : « Mort ou vif ! ! mort ou vif ! ! ! »



Mais les turcos ne l'eurent ni mort ni vif et revinrent, deux heures plus tard, exténués, la tête basse. Le petit jour commençait à poindre et Fridolin avait complètement disparu à l'horizon.



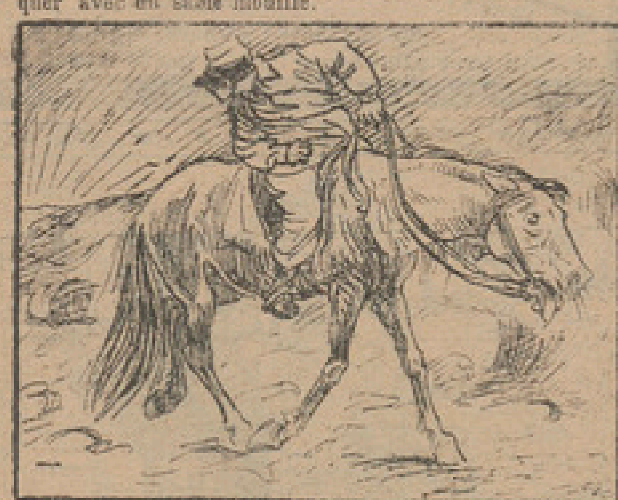
Ce jour-là, je vous prie de croire qu'il y eut du grabuge au pénitencier d'Aïn-el-Hadjar ! D'une humeur massacrante, le capitaine Ponton tint à commander en personne jusqu'à la plus petite corvée. Il fallut que tout brillât comme une glace. Jusqu'aux tinettes qu'il fit astiquer avec du sable mouillé.



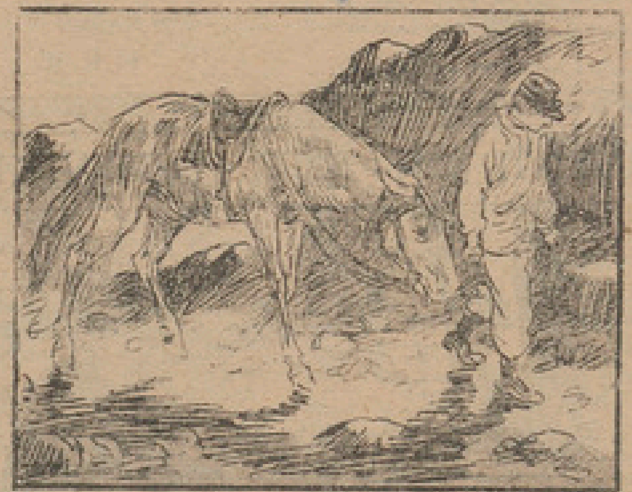
« Mais frottez donc, tas de fainéants !... Je ne vous lâcherai que lorsqu'on pourra se voir dedans et y faire la soupe !... » Et, content de cette plaisanterie, il avait le sourire. Comme les hommes s'y prenaient mollement, il criait.



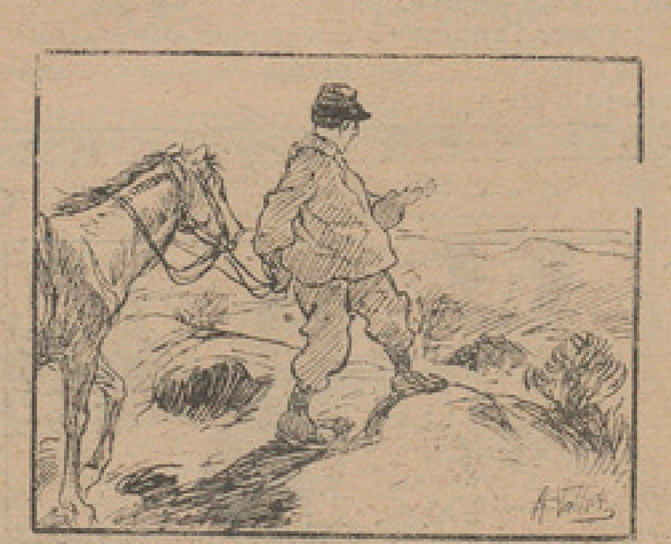
Pas longtemps car, aussitôt le souvenir de la fugue de Fridolin le reprenait et il grognait alors tout seul : « Sur mon cheval, le cochon ! il est parti sur mon cheval !... » Ah ! il ne l'avait pas digéré.



Fridolin s'était enfoncé vers le sud obliquant légèrement vers l'ouest, en évitant les habitations. Au bout d'une heure de chemin il s'était vu dans une région déserte et très accidentée ; il longeait, en effet, la chaîne formée par les monts de Daya. Sachant que les Arabes, pour gagner la prime, n'hésiteraient pas à s'emparer de lui, il avait fui tout être humain avec un empressement dont sa brave bête de cheval commençait à se ressentir. Il dut mettre pied à terre pour le soulager.



Le soleil commençait à darder ses rayons et Fridolin, l'estomac creusé par cette longue course, murmura avec mélancolie : « Je casserais bien la croûte avec une chopine ! » tandis que le cheval, allongeant le cou, semblait dire : « Et moi, je boirais bien un seau d'eau... » Mais, vouloir trouver une goutte d'eau dans le désert ailleurs que dans une oasis, serait comme vouloir découvrir un cheveu sur le crâne d'un chauve.



Le pauvre Fridolin s'en rendit compte. Le désespoir commença à mordre sur son âme. « Je vais tout de même pas crever ici, comme un pauvre chien ! » sanglota-t-il pareil à un enfant. Après quelques minutes de réflexions pénibles il prit son cheval par la bride, pour ne pas le fatiguer, et marcha droit devant lui. Au sommet d'une colline, il eut un brusque haut-le-corps : il venait d'apercevoir dans le bas la tente d'un nomade arabe...

(*A suivre.*)

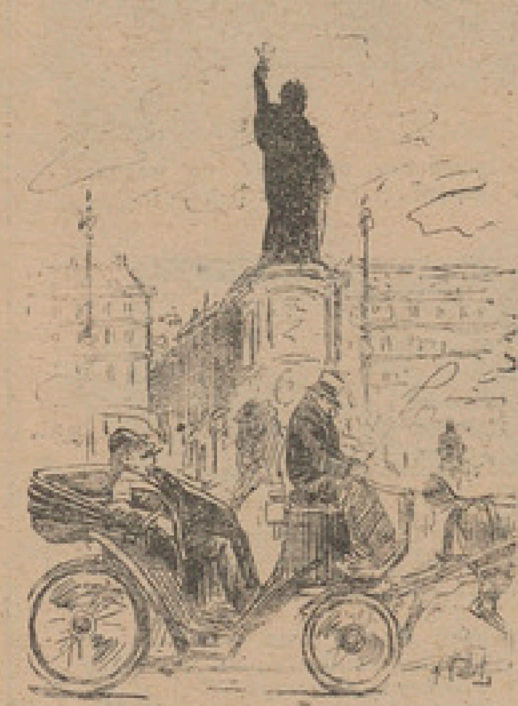
ANECDOTES

Pour se venger d'un cocher.

Les cochers — il y a beaucoup d'exceptions — ne sont pas toujours aimables. Les voyageurs auxquels ils cherchent querelle cèdent le plus souvent, afin d'éviter le torrent d'injures qu'ils ne manquent pas de déverser sur les clients qui n'ont pas eu la chance de leur plaire.

Mais, cependant, il arrive que le client se rebiffe, et le cocher expie parfois son insolence, et ceci me rappelle une aventure arrivée il y a quelques années à un de mes amis, M. R., commerçant à Paris.

M. R. avait pris, en compagnie d'un ami, un fiacre devant la tour Saint-Jacques pour le conduire faubourg Saint-Denis. La course,



on le voit, n'était pas longue. Sur le boulevard Sébastopol un encombrement oblige le fiacre à s'arrêter. L'ami en profite pour descendre. L'encombrement cesse, la voiture repart et arrive à destination. Au moment où M. R. allait payer, le cocher lui fait remarquer avec arrogance que l'heure lui est due parce qu'il s'était arrêté en chemin pour déposer le compagnon de son client.

— Parfaitement, répond M. R. qui venait d'avoir une idée lumineuse, je vous dois l'heure. Mais si je vous la paye il n'est que juste que j'en profite. Or, vous avez mis 15 minutes pour me conduire devant la statue place de la République, et vous en ferez le tour jusqu'à ce que l'heure soit écoulée.

Stupéfait, le cocher déclara qu'il se contentait de la course, mais M. R. voulait absolument se promener autour de la statue.

Force fut au cocher d'obtempérer au désir de son client. Les passants virent alors cette chose stupéfiante : un cocher promenant sa voiture autour du bassin sans interruption, tandis que dans la voiture le client, la mine satisfaite, grillait force cigarettes.

Au bout de trois ou quatre tours les curieux intrigués par ce manège se groupaient sur le trottoir. Leur nombre croissant de minute en minute attira l'attention des gardiens de la paix.

On arrête la voiture. M. R. s'explique et déclare qu'il lui est dû encore vingt minutes.

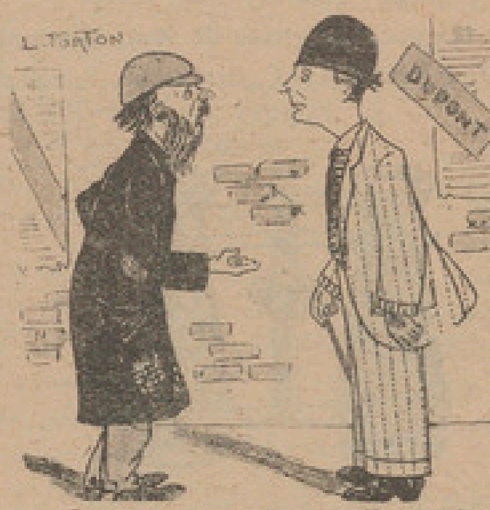
Les agents amusés donnent l'ordre au cocher de marcher, et comme c'est à l'heure, il doit aller au trot.

Des amis de M. R. le reconnurent et coururent au café voisin chercher des consommations pour le réconforter. On fait donc passer des bocks à M. R. au milieu de l'hilarité générale. Le cocher est furieux.

L'heure enfin est écoulée; la voiture s'arrête, M. R. descend et remet généreusement quarante deux sous à l'irascible automédon dont cette course en cercle a fait tourner la tête.

Le commerçant remercie les agents et se retire avec ses amis pendant que le cocher détale à toute vitesse.

La leçon était méritée.



— Donnez-moi un p'tit sou, s'il vous plaît, pour pouvoir aller manger.
— Mais je viens de vous donner dix sous.
— Oui mais ça c'est pour le pourboire du garçon !...



LE GARÇON. — En prenant un abonnement de 10 bains vous gagnez 1 fr. 50.
LE CLIENT. — Dix bains ! à cha est che que vous m prenez pour un dégoûtant ?



— A part vous deux, pas un mufle ne s'est dérangé pour venir me voir depuis que je suis installé à la campagne.



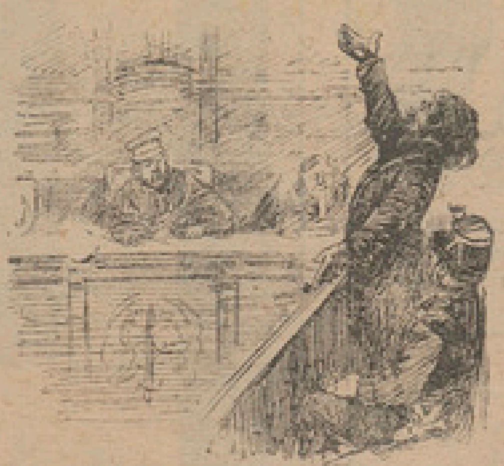
— Eh ! dites donc vous, l'aristo savez dont pas lire ? voyez pas l'écriteau, spèce d'automaboul ! marchez ou pas, qu'on vous dit !

ANECDOTES

Un poète en correctionnelle.

Il y a quelques semaines, on annonçait la condamnation de M. Onésime Lyé, le poète vagabond, qui, chaque fois qu'il passe en correctionnelle, a l'habitude de répondre en vers aux questions du président.

— Votre nom ? demande le juge.



— Onésime Lyé, c'est ainsi qu'on me nomme.

— Votre âge ?

— Voilà bien cinquante ans que je suis honnête homme.

— Votre domicile ?

— La terre est mon seul lit, mon rideau, le ciel bleu.

— Votre profession ?

— Rimer, chanter, prier, croire et espérer.

— Pourquoi avez-vous mendié ?

— J'avais faim, magistrat; aucune loi du monde ne saurait m'arrêter quand mon estomac gronde.

LE COIN où l'on s'Amuse

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 35

ENIGME. — Urne

CHARADE. — Dentelure

CASSE-TÊTE. — Béatrix, Tacite.

LOGOGRIPHE. — Lin, Lynx, Linge.

MOTS CARRÉS.

C A G A
A D E L
G E N T
A L T O

1er CALEMBOUR. — Parce qu'ils sont *impayables*.

2e CALEMBOUR. — L'amende.

RÉBUS. — La vanité et l'orgueil nous coûtent plus cher que la faim et la soif.

Enigme.

Les coutes, marquis et barons
Ne m'arriv'nt pas à la cheville.
Je vole, le jour, à tâtons;
La nuit je danse le quadrille.
Et chacun dit à l'unisson
Que mon cri est un fichu son.

Charade.

Mon premier est fidèle,
Mon second, hélas! tombe souvent,
Mon tout fait enrager les laboureurs.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres formez deux prénoms*)
a a e g i n n o s s t t u

Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez m'en un : je suis exquis avec du canard.
Ajoutez-m'en deux : je suis indispensable au commerce.
Ajoutez-m'en trois : j'arme le traître.

Mots carrés.

1. Petit drôle.
2. N'est pas prêteur.
3. Passe ta visite.
4. A l'odeur de l'iris.
5. Dieu marin.

Calembours.

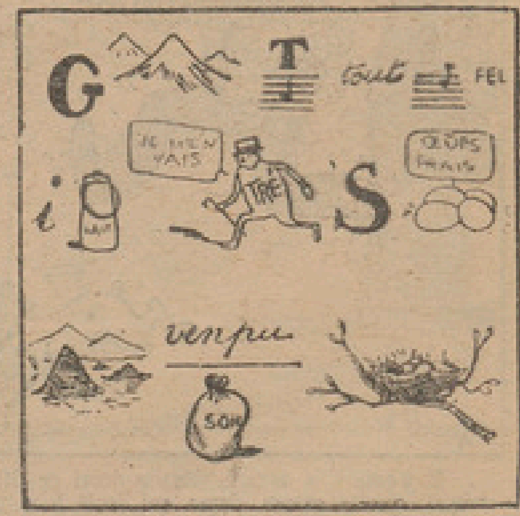
— Pourquoi un mauvais élève est-il excommunié ?

— Quelle différence y a-t-il entre un personnage puissant et un clou qui dépasse?

(Solutions dans le prochain numéro.)

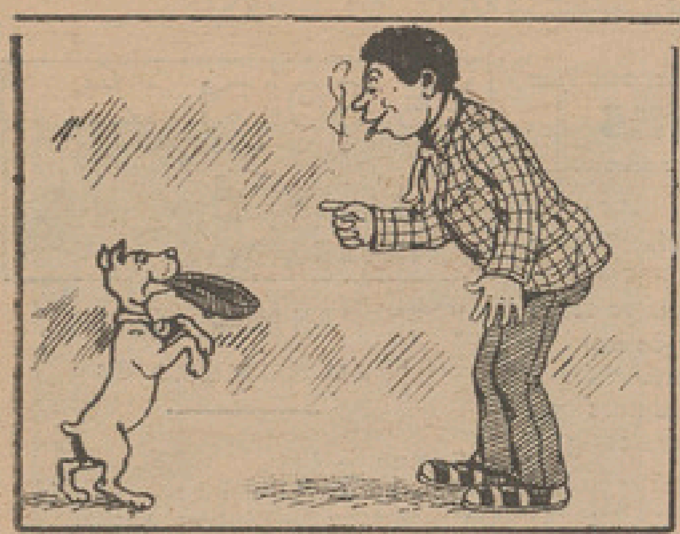
RÉBUS

Trouver trois phrases.

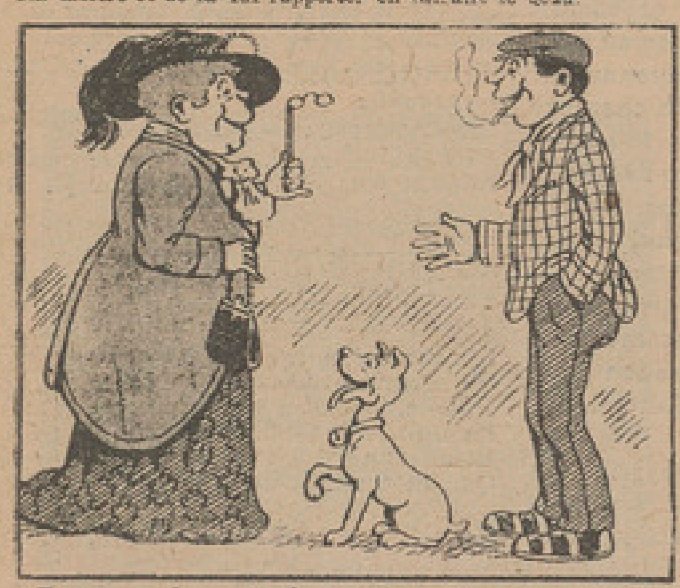


(Solution dans le prochain numéro.)

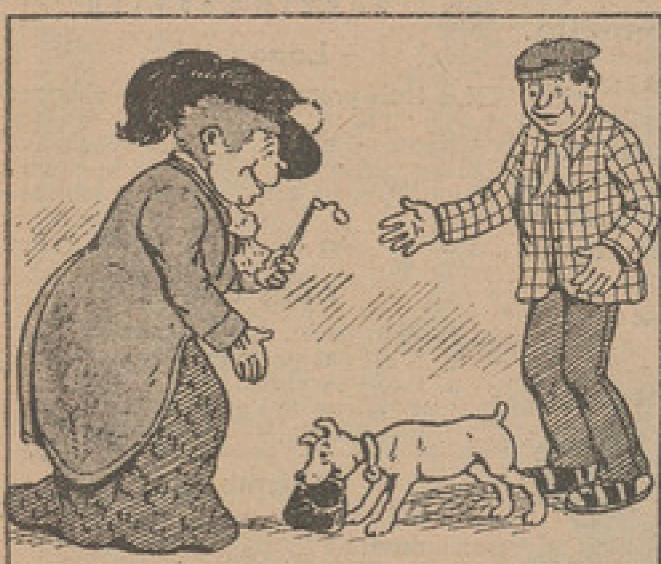
LE CHIEN BIEN DRESSÉ



Bibi Larsouille a dressé son chien d'une manière remarquable, il s'est installé dans la rue et lui fait faire des exercices variés, entre autre celui de ramasser la casquette de son maître et de la lui rapporter en faisant le beau.



Une grosse dame s'arrête pour l'admirer. « Ce chien est-il à vendre? demande-t-elle à Bibi. — Oui, bourgeoise, je donne mon cabot pour dix balles et c'est pour rien, car il est savant comme vous et moi — Oui, mais est-ce qu'il m'obéira, à moi? — Pour sûr, tenez, laissez tomber votre sac vous allez voir ce qu'il va faire. »



La dame laisse choir son sac qui contient son porte-monnaie, aussitôt le chien s'élance, il saisit le sac dans sa gueule et..



.. il s'enfuit à toute vitesse suivi de Bibi Larsouille, pendant que la grosse dame qui était loin de s'attendre à ce tour-là en reste comme une tomate.

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉPATANT

POUR LA JEUNESSE ET LA FAMILLE

LE ROI DES POLICIERS	LES CONTES ILLUSTRÉS DE LA JEUNESSE	ROBINSON CRUSOÉ
Superbe roman d'aventures orné de 24 illustrations valeur réelle..... 3 fr. 50 Prix franco........ 1 fr. 25	Un volume grand format, 320 pages, 260 gravures en couleurs. Prix incroyable.... 2 francs.	Un fort volume orné de nombreuses illustrations. Prix franco......... 1 fr. 25

LE TOUR DU MONDE DE DEUX GAVROCHES PARISIENS

Un fort volume grand format orné de 55 illustrations.

Ce roman pour la jeunesse et la famille, qui, pendant toute une année, a tenu en haleine les lecteurs du « Petit Illustré », est expédié franco pour le prix incroyable de......................... 2 francs.

FARCES, ATTRAPES



Pralines chocolat intérieur piment la boîte : 0 fr. 50.



Boîte Bonbons double fond, dans l'une bonbons véritables, dans l'autre bonbons pimentés. La boîte : 0 fr. 50.



Pyramide magique. Allumée, il en sort un serpent de deux mètres. Les 6 pièces : 0 fr. 95.



Le Cigare magique, vraiment stupéfiant, se fume sans être allumé ; absolument inoffensif, hygiénique et d'un goût agréable. Prix du cigare et de son fume-cigare : 1 fr. 25.



La bouteille mystérieuse. Elle se vide par le fond quand on la débouche. Avec mode d'emploi. Prix : 0 fr. 40



Métamorphose instantanée Un nez, deux yeux, une mâchoire constituant de curieuses grimaces. Le tout : 1 fr. 10 franco.



Le crayon récalcitrant, muni d'une mine d'un côté et d'une pointe de caoutchouc de l'autre.



La bouteille inversable De quelque côté qu'on la place, elle se redresse d'elle-même.



Crayon amer, n'écrivant pas on l'humecte, le goût est alors très amer.

Les 3 attrapes pour 0 fr. 65 *franco.*



Épis japonais, feu d'artifice sans danger. Prix : 0 fr. 30 la douz.



Chrysanthèmes. Feu d'artifice sans danger. Les cinq pièces : 0 fr 45.

UNE RÉELLE OCCASION

50 superbes cartes postales illustrées pour la jeunesse et la famille.

Franco.... 1 fr. 25.

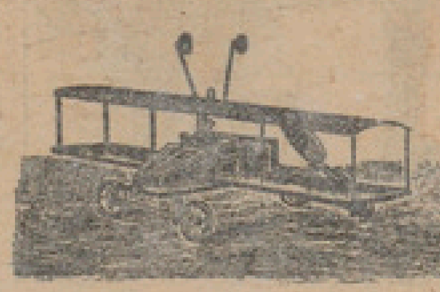


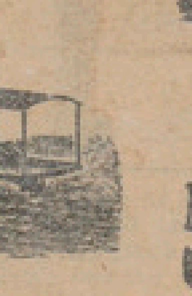
Chute de neige. Feu d'artifice sans danger, d'un effet surprenant. Les 6 pièces : 1 fr 20.

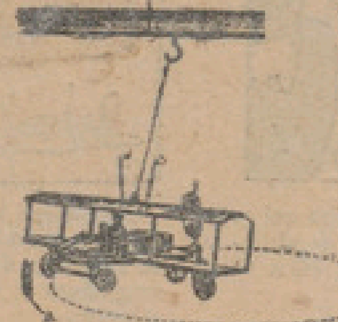
AÉROPLANE mécanique, marchant sur terre et en l'air.

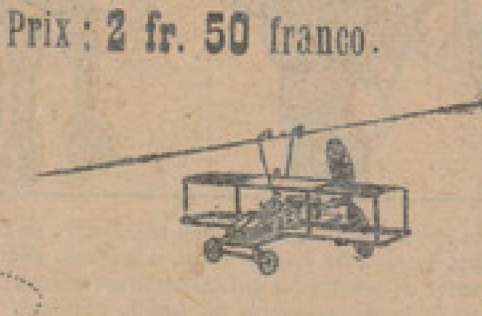
En ligne droite et en cercle, expédiée avec mode d'emploi.

Prix : 2 fr. 50 franco.







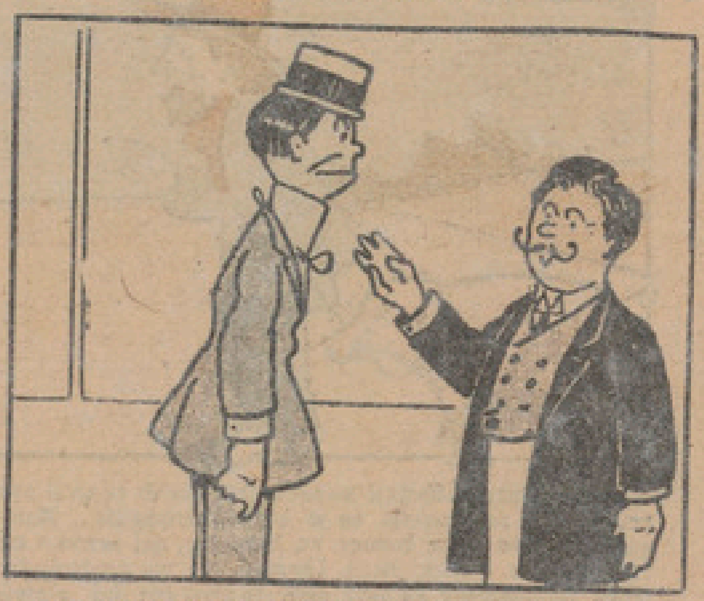


Tous nos prix sont franco.	Adresser les commandes accompagnées de leur montant en mandat, bon ou timbres-poste, à M. OFFENSTADT, directeur, 3, rue Rocroy, Paris.

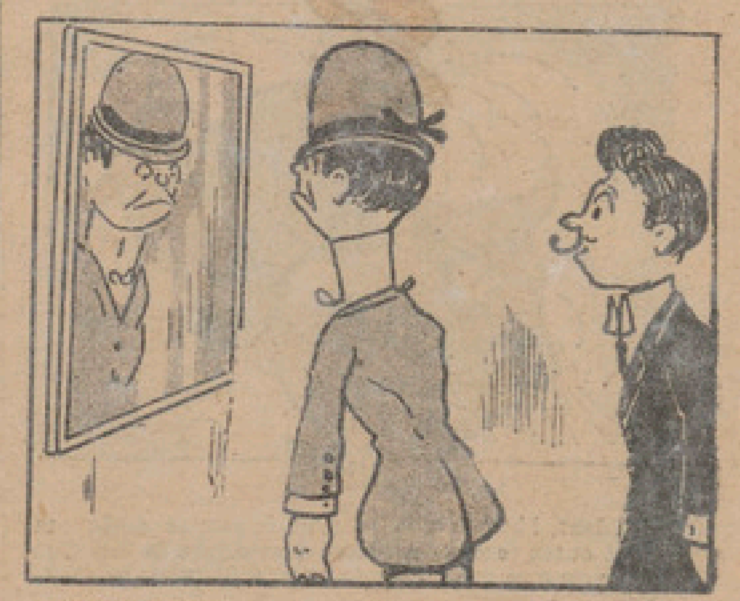
UN CLIENT DIFFICILE



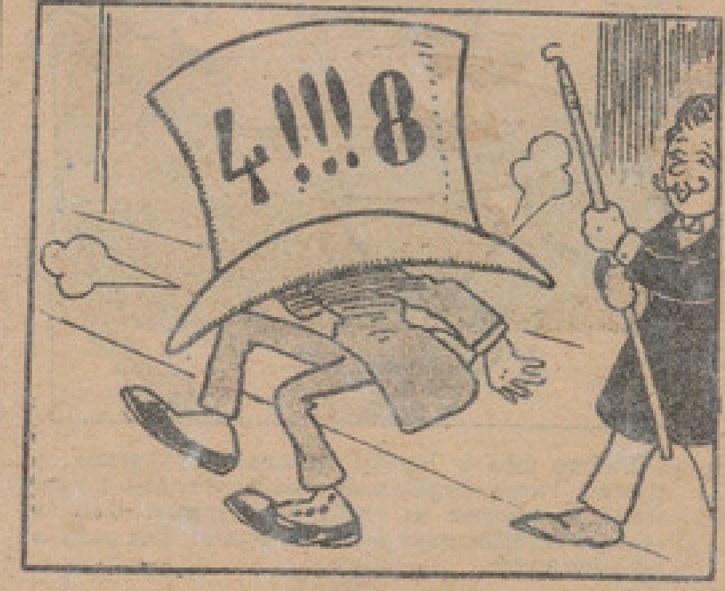
LE CHAPELIER. — Monsieur veut-il essayer nos panamas d'origine, 12 fr. 95 ! élégance, et bonne qualité, jugez plutôt. »



LE CHAPELIER. — Ça ne vous dit rien? Essayer alors notre canotier anglais, dernier genre, très chic et très à la mode?

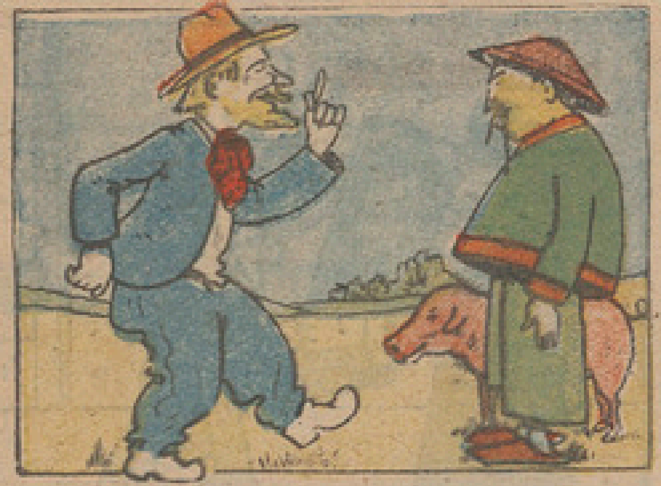


LE CHAPELIER. — Peut-être préférez-vous notre chapeau melon, dernier cri, à l'américaine? Voyez comme ça vous coiffe bien!

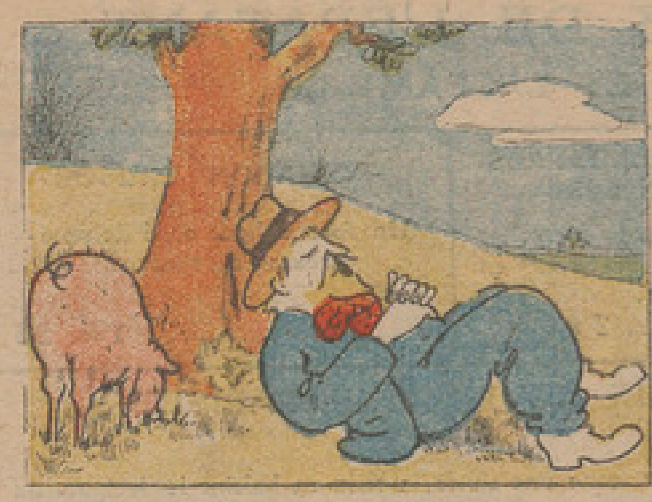


LE CHAPELIER, *voyant que le client sort sans rien acheter, décroche le chapeau qui sert d'enseigne.* — « Monsieur aime mieux essayer un haute forme, sans doute? voilà monsieur! »

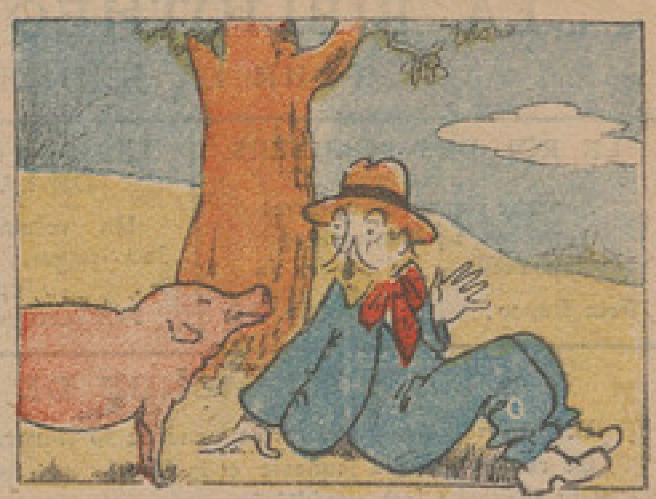
MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite.)*



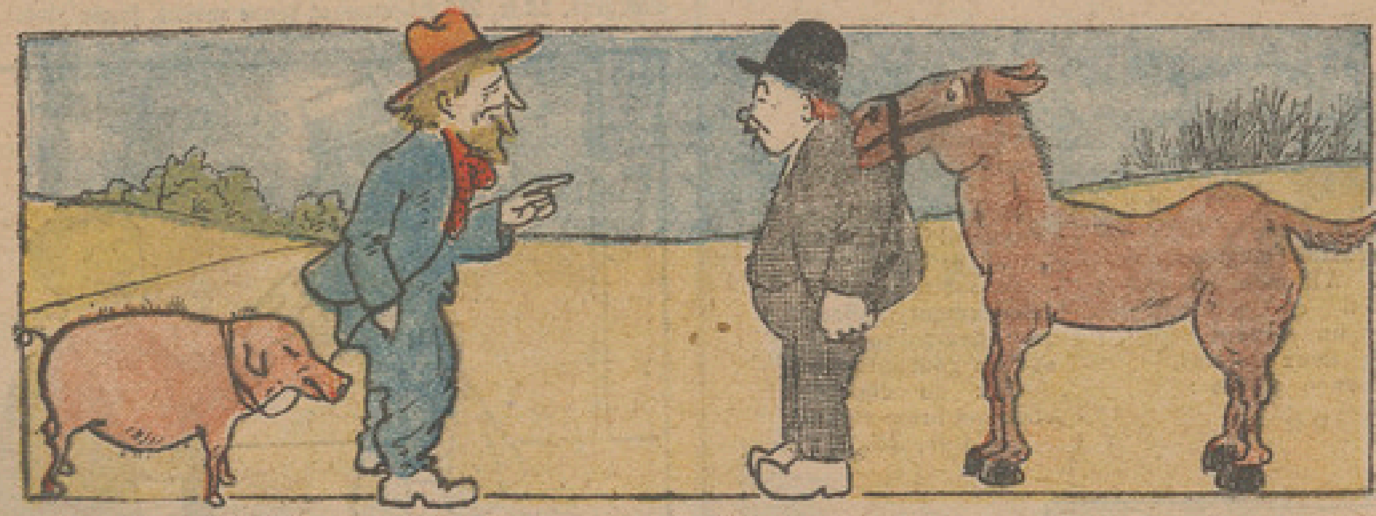
Ivre comme la Pologne, Athanase quitte le bar chinois et s'égare dans un faubourg de la ville chinoise. Il rencontre alors un homme qui traînait un porc. Comment l'idée d'acheter cet animal germa-t-elle dans son cerveau détraqué par l'alcool?



Nul ne le saura jamais. Toujours est-il qu'il continua ensuite sa route traînant le pauvre porc par une corde. Mais bientôt les fumées de l'alcool assombrirent totalement son cerveau et il s'endormit au pied d'un arbre, non sans avoir attaché le cochon près de lui.



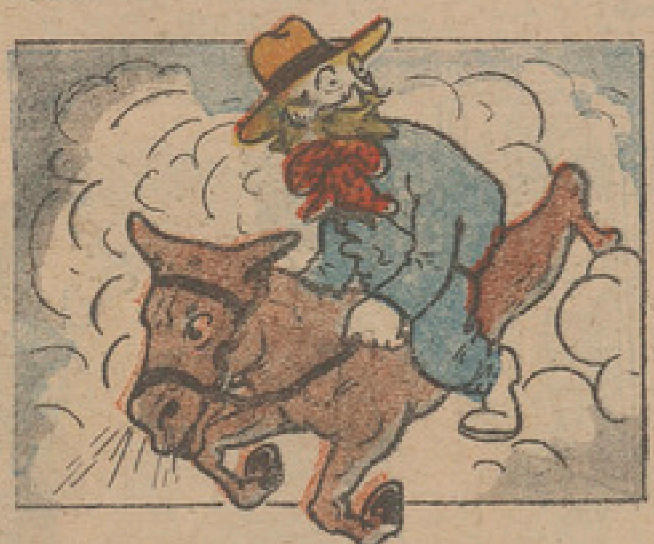
Quand Athanase se réveilla dégrisé et qu'il vit auprès de lui le pauvre habillé de soie qui le regardait d'un air ahuri, il se demanda quel était le farceur qui lui avait fait la blague de lui laisser cet animal.



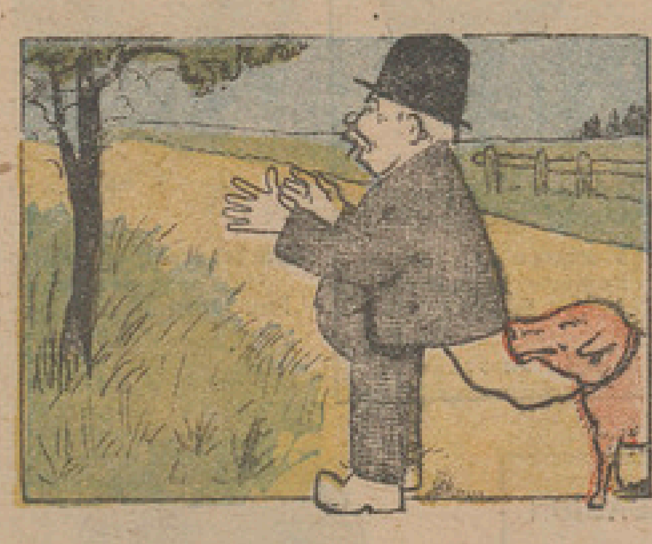
Malgré tous ses efforts il ne put se souvenir de ce qu'il avait fait quelques heures avant et ne put se rappeler comment et pourquoi il se trouvait en si bonne compagnie... Mais que faire de ce porc... C'est là qu'Athanase était embarrassé quand il aperçut un homme, un Européen, qui arrivait avec son cheval.... Une idée soudainement traversa l'esprit de l'artiste peintre « Holà, fit-il, l'homme, ne me vendrais-tu point ton cheval !. » Et, ce disant, il faisait dans sa poche tinter joyeusement les deux derniers louis qui lui restaient. En heurtant quelques boutons de culotte et la pipe du peintre les deux pièces faisaient un vacarme auquel se trompa l'homme au cheval qui crut Athanase plus riche qu'il n'était.



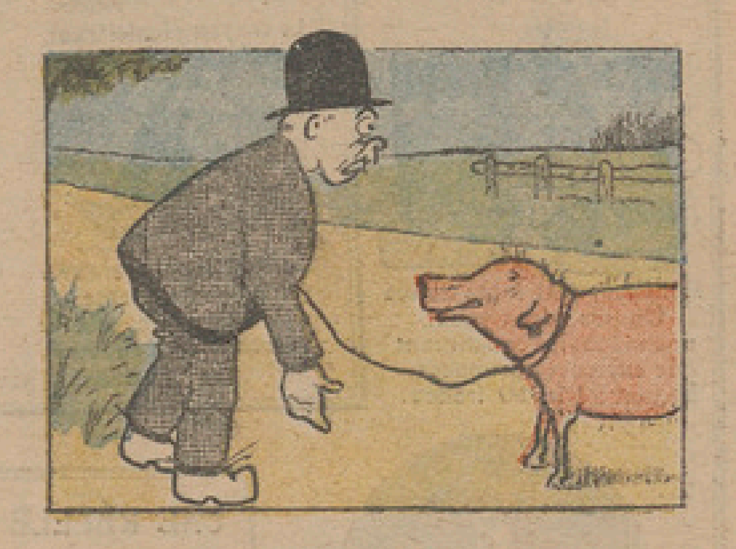
« Ma foi, si, répondit alors l'homme, je vous vendrais mon cheval... » Ayant discuté le prix et regardé la bête d'un air connaisseur Athanase reprit : « Maintenant, je ne veux point acheter chat en poche et je tiens à essayer votre monture... D'ailleurs, tenez mon cochon, cependant que je fais cent mètres au galop... »



Confiant, l'homme prit en main le porc et confia son cheval et son fouet à Athanase qui enfourcha la bete d'un bond, puis d'un solide coup de fouet la fit partir au triple galop.



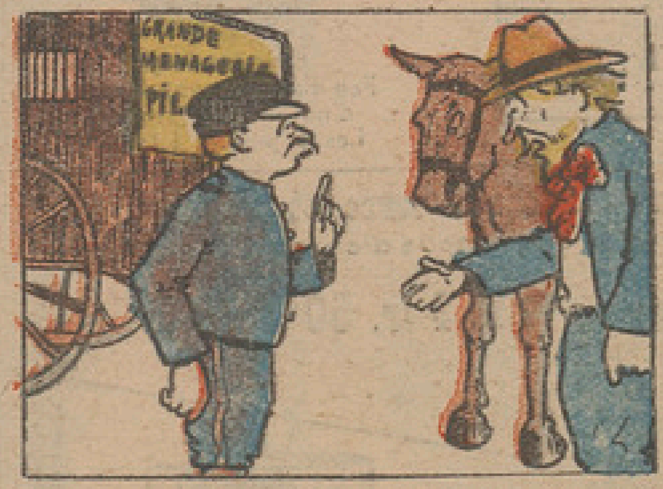
L'homme, ravi de l'aubaine (car il avait demandé un prix exorbitant de son cheval qui était une rosse), l'homme se riait de voir partir l'animal comme un trait...



Mais où il ne rit plus du tout, c'est quand il vit Athanase partir à bride abattue à l'horizon, et qu'il ne le revit point revenir. Son cochon à la main, il attendit une heure, deux heures, peut-etre attend-il encore. Mais son cheval et l'acheteur ne revinrent point.



L'allure folle à laquelle Athanase avait poussé sa monture, l'avait complètement exténuée et bientot, s'étant arrêté le canasson ne voulut plus repartir. C'est en vain que le rapin essaya de le faire avancer, d'un pouce ce fut peine perdue.



Sur la route, il rencontra une ménagerie foraine qui se rendait à une fete proche de là. Athanase, afin de se débarrasser de son cheval qui devenait encombrant, offrit au patron de la ménagerie de lui vendre l'animal.



Moyennant un prix dérisoire, le forain devint propriétaire du cheval. Or, comme il lui manquait un zèbre dans sa collection d'animaux, il travestit la rosse en un zèbre magnifique et cela tout simplement au moyen d'un pot de peinture.

(A suivre.)

Sceaux. — Imp. Charaire. *Le Gérant :* Emile Beuve.